

# La psychologie

## Introduction. Les problèmes de la psychologie

**1- Un problème sémantique. - Le mot « psychologie » est ambigu**, pour deux raisons :

a- Parce qu'il désigne à la fois (autant, par ex, que les vocables « économie » ou « histoire ») : + l'objet de la science (la psychologie humaine)... +... et la science elle-même comme méthode, comme mode d'approche de l'objet dont elle traite. C'est ce second sens qui sera privilégié, sens formel ; étant entendu que le choix d'une méthode conditionne le mode d'apparition de l'objet.

b- Parce que l'étymologie renvoie à l'âme (*psyché* en grec). Or un discours sur un objet aussi hypothétique que l'âme ne peut prétendre à la scientificité. On se rabat sur les mots « psychisme » ou « activité mentale », en essayant d'écarter tout enjeu métaphysique. Ainsi la psychologie restera muette sur le point - indécidable - de savoir si le psychisme a un substrat spirituel (l'âme) ou matériel (le cerveau).

**2- Des problèmes épistémologiques.** Cette connaissance de l'homme n'est devenue scientifique qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, par la mise au point de méthodes d'investigation et de modèles théoriques. Mais ces méthodes et ces modèles se sont à ce point multipliés, depuis, que le caractère scientifique de la psychologie fait problème : pas d'unité méthodologique, pas d'unité de son objet - l'homme -, qui se morcelle indéfiniment en fonction des voies d'approche suivies. « Il n'y a de science que du général, il n'y a d'existence que du particulier », disait Aristote. Or un psychologue, Allport, souligne (Structure et développement de la personnalité) que « La psychologie n'est vraiment elle-même que lorsqu'elle traite de l'individualité. » Mais alors, comment concilier la généralité, l'effort d'abstraction et d'universalité **qui définit la science** avec la singularité de l'objet de cette science ?

- Autre problème : cet objet est un **sujet**, c'est-à-dire une intériorité inaccessible à l'observation directe et une conscience dont les pensées, les choix, les sens qu'elle donne à sa vie ne sont pas toujours prévisibles. La psychologie s'est inspirée des sciences de la nature, dites « exactes », pour se constituer comme science. Mais des sujets conscients et peut-être libres ne sont pas des « objets ». Les sciences exactes enquêtent bien dans l'univers des objets, c'est-à-dire objectivement mesurables et prévisibles ; les sciences humaines (*idem* sociologie, ethnologie...) dans celui des significations, auxquelles les hommes adhèrent plus ou moins, de manière très variable. Il y a donc en psychologie une bipolarité universalité / singularité, ou catégories générales / cas particuliers, difficiles à concilier. Il faut éviter la divergence oculaire qui rendrait la psychologie soit presbyte (défaut de vision rapprochée, donc occultation des individus), soit myope (défaut de vision lointaine, donc déficit de théorie globale, d'instruments abstraits de classification). La psychologie doit obtenir une vision à la fois proche (description des cas concrets) et lointaines (élucidation théorique). Il faut tenir ensemble les **variables concrètes**, qui se multiplient à l'infini, et les **invariants abstraits**, qui permettent de classer des types, ou de préciser des « pôles » dominants (par ex les « introvertis » et les extravertis ». Nous allons enquêter sur cette difficulté dans trois directions : la saisie et la mesure du comportement (béhaviorisme), de l'intelligence (psychométrie) et du caractère (caractérologie).

## Section I- La psychologie littéraire et philosophique

**I- La littérature.** On n'a pas attendu que la psychologie se constitue comme science pour connaître l'homme : religion, littérature, philosophie ont été de précieuses sources d'interrogation et de réflexion. Il y a une **connaissance non scientifique de l'homme** très ancienne et approfondie. Restons-en à la littérature. Voyez, dans Les Caractères (1688) de La Bruyère, l'admirable galerie de types psychologiques ! Le portrait par Flaubert de Madame Bovary (1857) - une épouse romanesque que l'ennui pousse à l'adultère et la ruine - est à ce point pertinent qu'on donne son nom à un prototype de femme rêveuse et fantasque : la « **bovaryste** ». La personnalité de l'écrivain conditionne aussi le monde imaginaire qu'il crée : la « Comédie humaine » est marquée par l'extraversion de Balzac ; « La recherche du temps

perdu » de Proust est une littérature introvertie explorant les stratifications de la mémoire et de la sensibilité. Le « nouveau roman » dans les années 1950-1980 va plus loin encore pour capturer les « **tropismes** », que Nathalie Sarraute définit ainsi : « *Ce sont des mouvements indéfinissables, qui glissent très rapidement aux limites de notre conscience ; ils sont à l'origine de nos gestes, de nos paroles, des sentiments... Ils me paraissent constituer la source secrète de nos existences. Comme, tandis que nous accomplissons ces mouvements, aucun mot – pas même les mots du monologue intérieur – ne les exprime, car ils se développent en nous et s'évanouissent avec une rapidité extrême, sans que nous percevions clairement ce qu'ils sont, produisant en nous des sensations souvent très intenses, mais brèves, il n'était possible de les communiquer au lecteur que par des images qui en donnent des équivalents et lui fassent éprouver des sensations analogues.* » Ces états d'âme liminaires, fugitifs, évanouissants sont suggérés par des descriptions au ralenti qui révèlent à la conscience cette aura trouble de pensées à peine esquissées, accompagnant notre vie mentale (par ex, la légère intonation d'ironie dans l'approbation d'un ami).

Inutile ici d'énumérer les mille formes littéraires qui tentent de saisir la vie humaine. Il suffit de dire que ces merveilleuses créations - aujourd'hui complétées par celles du cinéma - sont bien plus passionnantes que les traités de psychologie, fréquentes énumérations de modèles théoriques guindés et secs. L'investigation de l'écrivain se fait à l'aide d'une expérience vécue, vibrante et sensible, d'un malaxage subjectif où la sympathie et l'antipathie, l'attraction et la répulsion sont des guides intuitifs extraordinairement percutants, incisifs et clairvoyants. L'écrivain développe ainsi cette qualité de celui qu'on dit « psychologue » : un discernement au cas par cas de la personnalité d'autrui. Cette aptitude n'est pas une science mais un flair empirique, un « *feeling* » qui peut prédisposer à l'apprentissage de cette science (qui ne sera elle-même guère opérante si on ne dispose de ce « flair »).

**II- la philosophie. A- Le Connais-toi toi-même » socratique.** Avec Socrate, l'intelligence grecque vouée à l'extériorité (connaissance de la *physis*, développement de l'histoire, de la géographie...) se retourne sur elle-même, fait un effort d'intériorisation pour saisir l'essence de l'homme. L'impératif delphique renvoie cependant moins à une introspection psychologique qu'à un questionnement métaphysique sur l'âme. Celle-ci est l'écrin d'une étincelle de divin, le *logos*, la raison, que chacun doit préserver et stimuler. C'est une exigence éthique. S'ajoutent à cela des spéculations sur l'immortalité de l'âme, son destin *post mortem*...

**B- Descartes renouvelle cette approche métaphysique et morale.** Avec le *cogito*, j'ai accès par une intuition certaine, par une évidence intime à ma propre réalité spirituelle. Nul besoin pour cela d'une procédure externe d'observation et d'expérimentation. Je me saisis comme âme pensante (*res cogitans*), associée à un corps machine (*res extensa*). Descartes attribue le point de contact à la glande pinéale, qui rend l'âme réceptive aux « esprits animaux » (influx nerveux) qui circulent dans le corps. Dans son dernier ouvrage, Les passions de l'âme, les « passions » désignent la réception passive des affects induits par cette proximité du corps, l'âme étant aussi « active » dans le contrôle de ses pensées et la canalisation de ses « passions ».

**C- Double postérité du cartésianisme. 1- La psychologie mécaniste de La Mettrie (XVIII<sup>e</sup> siècle).** Ce matérialiste athée fait l'économie de l'âme : l'homme, comme les animaux, est intégralement une machine. Une explication purement mécaniste du fonctionnement mental est avancée.

**2- La psychologie introspective de Maine de Biran (XIX<sup>e</sup> siècle).** C'est lui qui a vulgarisé en français le terme « psychologie ». Il fut sous-préfet et député de Bergerac et franc-maçon. Ce penseur, qui a laissé un journal intime volumineux, dit qu'il faut un Christophe Colomb pour explorer le nouveau monde de l'intériorité. Le problème, c'est que la conscience ne peut pas se saisir seule, cloîtrée en elle-même, dans l'absolu. Il faut une dualité. Cette dualité première est offerte dès l'effort musculaire, c'est-à-dire dans la volonté active quand elle se heurte à la résistance passive de mon corps. Le moi se pose en s'opposant. Le fait primitif de la conscience est donc la volonté, même dans le geste le plus simple, par ex lever mon bras : *Volo ergo sum* ! Même si je ne sais pas quels sont les rouages neuro-moteurs qui interviennent dans l'exercice de la volonté sur le corps, je me découvre comme volonté active, qui est pour Maine de Biran une force et une dignité « hyperorganique ». C'est ce qui fait de moi un agent libre.

**D- Difficulté, voire impossibilité de la connaissance introspective. – Difficulté...** C'est Bergson qui souligne que l'introspection n'est pas le mouvement naturel de l'intelligence. Celle-ci a vocation à manipuler et maîtriser la matière, l'environnement extérieur. La retourner (*reflectere*) sur soi implique un effort artificiel qui ne va pas de soi. Bergson préfère pour cela - plutôt que l'intelligence qui abstrait et catégorise -, l'intuition. Il la définit comme la sympathie avec ce qu'une chose a d'unique et d'inexprimable. Je dois sympathiser ici avec moi-même, pour comprendre que mon âme est une 'durée intérieure', un flux continu d'états d'âme qualitatifs... Autre difficulté de l'introspection, soulignée par Delay et Pichot (*Abrégé de psychologie*, 1971) : « *les connaissances qu'elle permet ne peuvent être communiquées que par le langage, et nous n'avons pas le moyen d'apporter la preuve qu'une même expression verbale de deux individus correspond au même état de conscience éprouvé. D'autre part, lorsque l'introspection est volontaire, elle introduit une modification dans le phénomène psychique. La prise de conscience est elle-même une activité psychique, nécessitant la mise en œuvre de l'attention, et cette activité va modifier obligatoirement le phénomène que l'on observe.* » Autrement dit la conscience se transforme elle-même dans l'acte de se saisir. Ainsi un acte spontané de bonté, si je le malaxe avec complaisance dans ma pensée, devient une posture « d'homme bon » qui nourrit mon narcissisme... C'est pourquoi, sans doute, toutes les morales ont recommandé d'oublier ses propres actes de bonté, pour éviter l'affectation « d'homme de cœur ».

Là-dessus, il y a une étonnante unanimité de toutes les morales : « *Fais le bien et jette-le à la rivière.* » dit un proverbe hindi ; un proverbe arabe : « *La mort d'une bonne action, c'est d'en parler.* » ; un proverbe égyptien : « *Cache le bien que tu fais ; imite le Nil qui dissimule sa source.* » ; le Christ lui-même : « *Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite.* » Hannah Arendt, qui cite ce passage de l'Evangile selon St Matthieu, commente : « *A peine accomplies, (les bonnes actions) exigent d'être oubliées, car le souvenir suffit à détruire leur 'bonté'. (...) les bonnes œuvres, puisqu'il faut les oublier dans l'instant, ne s'intègrent jamais au monde ; elles vont et viennent sans laisser de trace. En vérité, elles ne sont point de ce monde.* » (*Condition de l'homme moderne*, 1958). Le poète Khalil Gibran ajoute : « *La bonté qui se contemple dans un miroir se pétrifie.* » *La publicité du bien tue le bien.*

- **...Impossibilité de la connaissance de soi par l'introspection : Auguste Comte (XIX<sup>e</sup> siècle).** Il opère une classification des sciences dont il éjecte la psychologie. Elle n'est pas une science parce que l'âme (*psyché*) n'est pas un objet connaissable et que l'introspection ne peut pas être une méthode scientifique. Il n'y a pas deux types d'observation, l'une extérieure, l'autre intérieure. Car cette dernière n'offre pas les garanties de distance et d'objectivation d'une véritable connaissance. L'observation exige toujours le dédoublement d'un sujet et d'un objet. Or un sujet ne peut pas se dédoubler pour se regarder penser. Soit je prétends observer ma vie affective, mes passions. Mais le passionné n'a pas la vigilance adéquate pour être le froid observateur de ses passions. Soit c'est la pensée raisonnante que je veux prendre sur le fait. Par ex je m'exerce aux mathématiques. Mais ma pensée, tout entière concentrée et consacrée au problème que je résout, est bien incapable de se dédoubler. « L'esprit humain peut observer directement tous les phénomènes excepté les siens propres. » Pour le dire autrement, avec **Jean Lacroix** : « **La science de soi est impossible** ». Mais de ce caractère non observable de l'activité subjective, Comte tire la conclusion abusive de l'impossibilité de la science psychologique. Cette dernière va retenir sa condamnation de l'introspection, mais va tenter de se constituer en science d'observation résolument objective.

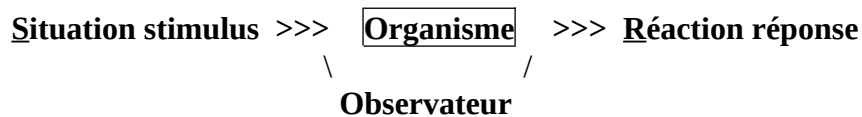
Signalons enfin un dernier argument en faveur de l'impossibilité : l'existence de l'inconscient, dont **Freud** dit qu'il est inaccessible à l'investigation directe du sujet : il faut passer par la médiation du thérapeute... L'inconscient est verrouillé par la censure, elle-même inconsciente, et ne peut s'exprimer que par des échos vagues et confus dans les rêves, les actes manqués, les lapsus et les symptômes névrotiques. Mais Freud a voulu fonder une psychologie scientifique. Idem une autre école, le béhaviorisme, sur laquelle nous allons nous attarder.

## Section II- La psychologie scientifique

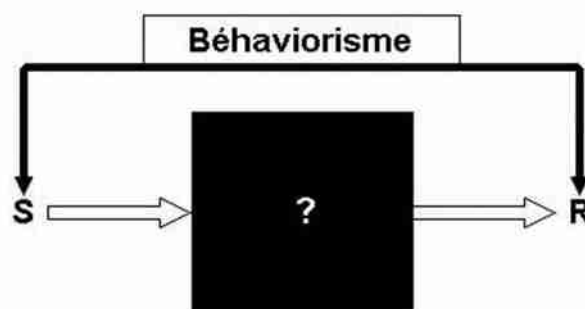
### I- Le béhaviorisme (*behaviourism*)

John Watson précise dans un célèbre article de 1912 les conditions et les limites d'une psychologie scientifique.

**A- Observation et prédiction.** Le psychisme est considéré comme une « **boîte noire** », c'est-à-dire une entité non observable et à jamais inconnaissable ; à ranger, avec l'âme et la conscience, au rayon des concepts impropres à l'expérimentation. « Personne n'a jamais touché une âme, n'en a vu dans un tube à essai », objecte Watson. La conscience est tout aussi indémontrable, inapprochable que le vieux concept d'âme. Les béhavioristes sont arrivés à la conclusion qu'on ne peut prétendre travailler scientifiquement sur l'intangible. Soit on renonce à la psychologie, soit on en fait une science naturelle. De même qu'on a éliminé l'animisme de la physique, il s'agit ici de liquider âme et conscience de la psychologie. Watson était à l'époque professeur de psychologie animale ; or ça n'a pas de sens d'étudier les « faits de conscience » d'un rat. Extrapolant sa méthode aux hommes, il écarte toute explication « mentaliste », pour ne retenir que les comportements observables. C'est la **S.R psychologie**.



**R=F(S)** : la réponse, active ou passive, est fonction du stimulus. On ne s'intéresse ni à la conscience, ni même à l'organisme ou au système nerveux ; seulement aux comportements (*behaviours*). Watson ne nie pas qu'il se passe quelque chose entre la situation et la réponse, mais il ne s'y intéresse pas. Extraordinaire psychologie, qui écarte à la fois le corps et l'âme, les explications organiques et psychiques (conscience, pensée, affectivité). Watson se méfie des termes subjectifs pseudo-explicatifs comme « facultés », « tendances », « aptitudes », « émotions » etc. Dans cette ascèse méthodologique, la seule observation doit permettre d'obtenir des constantes, régularités, des variations prévisibles. « Le stimulus étant donné, la psychologie doit prédire la réponse ; ou inversement, la réponse étant donnée, la psychologie doit spécifier la nature du stimulus. » Watson, influencé par les études du Russe Pavlov sur les réflexes conditionnés, veut être efficace : on peut agir sur les comportements en manipulant la situation.



**B- le conditionnement par le milieu.** Le comportement est ici compris comme une somme de réflexes, innés ou conditionnés « Ce que nous sommes c'est ce que nous faisons ; ce que nous faisons c'est ce que le milieu nous fait faire. Donc l'homme est un produit déterminé par son milieu. » La réduction du comportement aux réflexes permet une explication mécaniste de l'homme, et ce genre de rodomontade : « *Donnez moi une dizaine d'enfants sains, bien constitués, et le monde qu'il me faut pour les élever et je m'engage en les prenant au hasard à les former de manière à en faire un spécialiste de mon choix, médecin, commerçant, juriste, et même mendiant et voleur, indépendamment de leurs talents, penchants, tendances, aptitudes, ainsi que de la profession et de la race de leurs ancêtres.* »

**C- L'ex des réflexes de peur des enfants en bas âge.** Les enfants en pouponnière ont des réponses de peur innée à deux types de stimuli : bruit violent et défaut de support. Or on a constaté que l'enfant immergé dans son milieu familial multiplie les réactions de peur, par ex la peur des chiens. En fait, c'est par association des deux peurs originelles avec des expériences nouvelles que l'enfant élargit son clavier de peurs. Il suffit de l'association de la présence d'un chien et d'un bruit violent pour créer un réflexe conditionné de peur des chiens. Le béhaviorisme peut donc conditionner, mais aussi déconditionner la peur infantile en manipulant les variables de la situation stimulus. On a là une explication des phobies, et la solution pour s'en défaire. (voir texte de Naville joint)

**D- Critique du béhaviorisme. – Abus du réductionnisme.** Le béhavioriste est une sorte de mécanicien de la psychologie. Sa méthode révèle ce qu'il y a de mécanique dans nos comportements, c'est-à-dire l'ensemble des réflexes innés et conditionnés. Mais on peut trouver abusive la réduction de l'homme à cette seule dimension réflexe. Au fond, on part d'un impératif méthodologique qui peut se défendre (exclure l'inobservable) pour aboutir à une position philosophique pauvre et étriquée : ce que je ne peux pas observer n'existe pas (conscience, volonté...). On passe de : « On ne peut observer la conscience » à : « La conscience n'existe pas ». Rien ne le prouve ! Certes, qu'il y ait de l'automate en nous, qui peut le nier ? Mais au dessus de l'automate, chacun sait, de l'intérieur et subjectivement, qu'il y a une vie psychologique complexe et une aptitude à la **réflexion**, différente par nature du **réflexe**. D'ailleurs, même chez l'animal, les béhavioristes ont observé entre S et R des variations inexplicables du comportement réponse, impliquant donc entre S et R une réalité rendant la prédiction aléatoire. Que dire alors de l'homme ! Chez lui, c'est bien entre S et R que se situe l'essentiel : les processus cognitifs, affectifs et volontaires qui construisent la personnalité du sujet. Vouloir chasser l'intériorité par la porte, c'est la voir revenir par la fenêtre, incontournable, échappant à la prévision et à la mise en équation. Le béhaviorisme est, dit Koestler (Le cheval dans la locomotive), un « **lit de Procuste** », en référence à ce brigand grec qui couchait ses victimes sur son lit, coupant des grands ce qui dépassait ou désarticulant les petits pour les mettre à dimension !!

- De manière plus polémique et politique, on pourrait soupçonner le béhaviorisme d'être adapté à une époque de soumission des hommes aux machines et à une société mécanisée. L'homme est conçu ici comme un automate sans conscience dont seul compte le comportement contrôlable par des stimuli convenablement agencés. On songe au slogan des usines Ford : « On ne vous demande pas de penser, on vous demande de produire. » Sartre écrit (Situations, III) : « Le béhaviorisme est la philosophie du taylorisme »... comme le pavlovisme le fut du totalitarisme soviétique ?

- **L'épilogue** de cette histoire : en 1985, Paul Fraisse (dans « La psychologie à la recherche de son objet », Symposium de l'association de psychologie scientifique, Lisbonne, 1985) proposait de passer de la **S.R psychologie** à la **S.P.R psychologie**. Le **P** désigne la personnalité, c'est-à-dire à la fois le caractère et la psyché (*mind*), qu'on ne considère plus comme une boîte noire, même si Fraisse admet que le comportement doit rester le point de départ de l'enquête psychologique...

## II- La psychométrie : la mesure de l'intelligence

**A- La psychométrie quantifie ce qui paraît d'abord qualitatif : l'attention, l'intelligence, l'émotivité....** On s'est beaucoup égaré au XIX<sup>e</sup> siècle sur les critères d'une telle mesure. L'Américain Morton prétendait mesurer l'intelligence selon le volume des crânes. Sa « craniométrie », aux chiffres biaisés, servira de caution au racisme (*voir cours « Théorie et expérience »*). On y revient de manière plus rigoureuse au début du XX<sup>e</sup> siècle. La mensuration des capacités psychiques s'est instaurée sous la pression des demandes industrielles et militaires (tests de recrutement), pédagogiques (tests d'orientation). Les tests se veulent des épreuves standardisées avec évaluation objective des résultats. Voilà la définition scientifique donnée par Pichot, dont la formulation garde l'influence persistante du béhaviorisme : « On appelle test mental une situation expérimentale standardisée servant de stimulus à un comportement. Le comportement est évalué par une comparaison statistique avec celui d'autres individus placés dans la même situation, permettant ainsi de classer le sujet examiné. » En 1904, une commission ministérielle demande au psychologue Binet des méthodes d'évaluation d'enfants handicapés, pour lesquels il faudrait un enseignement adapté.

**1- Binet propose une échelle métrique de l'intelligence** permettant de définir l'âge mental de l'enfant. Elle deviendra le quotient intellectuel (QI), le rapport âge mental/âge réel :

$$\frac{\text{Age mental} \times 100}{\text{Age biologique}} = \text{quotient intellectuel}$$

Voyons le cas de deux enfants avec tous deux un âge mental de huit ans. Le premier a six ans d'âge réel, le second douze ans.

Le quotient intellectuel du premier :  $\frac{8 \times 100}{6} = 133$  ; du second :  $\frac{8 \times 100}{12} = 67$ .

6

12

Les questions sont de difficulté croissante. Binet prétend mesurer un « niveau d'intelligence naturelle », sans que le testé puisse recourir à la culture ou à l'initiation approfondie à des disciplines scolaires. On estime qu'arrivé à l'âge adulte le QI est stabilisé.

100 est la moyenne, **donc** la norme. En dessous, et au-dessus, on passe de l'arriéré mental au surdoué :

De 0 à 25 : l'idiot ;

De 25 à 50 : l'imbécile ;

De 50 à 70 : le débile (peut lire écrire et compter) ;

**De 90 à 110 : à peu près la moitié de la population ;**

De 110 à 120 : l'intelligence supérieure ;

Au-dessus de 130, les surdoués : 2,2/100 de la population ;

... et au-dessus de 140 : 0,5/100.

L'intelligence n'est pas ici définie « en soi ». On varie seulement un curseur sur une « échelle métrique de l'intelligence » selon le niveau de réussite. L'approche est purement opérationnelle. D'où la boutade qu'on prête à Binet : « J'appelle intelligence ce que mes tests mesurent. » On voit le modèle sous-jacent béhavioriste, même si ici on prétend « ouvrir » la « boîte noire » :

Test standard

>>>

Sujet

>>>

Comportement réponse

Stimulus

(évalué par rapport à une population de référence)

A noter « **l'effet Flynn** », du nom du chercheur qui l'a découvert : l'augmentation régulière aux tests de QI le long du XX<sup>e</sup> siècle (de l'ordre de 0,3 par an aux USA). Plus troublant encore, un retournement des résultats depuis le milieu des années 90, **l'anti-effet Flynn**, c'est-à-dire une baisse régulière aux mêmes tests (mais pas dans tous les pays). Il y a de multiples hypothèses (systèmes éducatifs, modes de vie, perturbateurs endocriniens ou autres pollutions...) James Flynn lui-même le commente ainsi : « *Les progrès très nets du QI n'ont jamais été inscrits dans le ciel comme quelque chose d'éternel, comparables à la loi de la gravité. Ils sont soumis aux évolutions sociales. S'il y a un déclin, nous ne devons pas être étonnés. Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, la société a intensifié ses exigences de compétences et le QI a augmenté. Au XXI<sup>e</sup> siècle, si la société réduit ses demandes de compétences, le QI diminuera. L'économie offre peut-être moins d'emplois exigeants sur le plan cognitif, au profit d'emploi de services plus nombreux.* » (« Intelligence », 2018). L'intérêt de ce commentaire est de souligner la pression sociale à la source des performances. Se peut-il aussi que la montée en puissance de l'IA affecte et désarme l'intelligence naturelle ? Par ex le travail à un guichet ou à une caisse était jadis plus complexe qu'il ne l'est aujourd'hui, entièrement géré par la machine.

*Il semble cependant qu'il faille d'abord incriminer les molécules neurotoxiques que notre industrie a multipliées, dans une véritable soupe chimique ambiante (pesticides, retardateurs de flamme etc.). Elles sont redoutables en début de grossesse, impactant la thyroïde, puis le développement neurologique. Cela influencerait à la fois sur la santé publique (augmentation spectaculaire des cas d'autisme), et sur les performances mentales globales. L'avenir parlera peut-être de note époque comme celle de l'hyperpollution, si cette dernière laisse l'avenir advenir... Jadis, c'était le déficit d'iode qui expliquait la fréquence du crétinisme. Le même rôle pourrait être aujourd'hui joué par la surabondance des perturbateurs endocriniens.*

## 2- Plusieurs critiques du QI ont été formulées.

- **L'interaction entre l'intelligence et l'émotivité** peut altérer les résultats. D'où **l'effet Rosenthal** : ce chercheur a montré que l'opinion préalable (favorable ou défavorable) qu'un expérimentateur pouvait avoir des testés influençait le résultat, à l'insu de l'expérimentateur lui-même (cela se vérifie des rats aux écoliers !) Par ailleurs si le testé est familiarisé avec les tests, ne serait-ce que sous la forme de jeu, sa performance en est augmentée.

- **L'interaction entre l'intelligence et la personnalité.** Les traits de caractère interagissent en profondeur avec l'exercice de l'intelligence : persévérance, ténacité, constance, favorisent la concentration, ou leurs contraires une sotte distraction. La pugnacité sera décisive dans la

résolution d'un problème. Le Q.I ne dit rien de ces qualités (même si on peut imaginer d'autres types de tests pour les mesurer). Eysenck raconte l'anecdote suivante (dans Comment calculer votre quotient intellectuel, 1962) : « *Un arriéré mental avait un Q.I de 70 ; il fut libéré d'un asile à la demande de sa femme. Il devint un riche représentant de commerce, avec une grande maison en ville, une villa en bord de mer, plusieurs voitures et tous ses enfants à l'université. Dans ce cas, la chance, un tempérament extraverti et des qualités de caractère ont joué un rôle décisif dans le succès de sa carrière. Ce cas n'est pas unique, et atteste la faiblesse de toute prédiction à partir du Q.I.* » Le Q.I faible ou fort ne permet pas de prédire la réussite professionnelle et financière (les critères de la « réussite », comme ceux ici cités, pouvant aussi être discutés !).

- **L'interaction entre l'intelligence et la culture** est aussi sous-évaluée. Binet était formel : « C'est l'intelligence seule que nous cherchons à mesurer, en faisant abstraction autant que possible du degré d'instruction dont jouit le sujet. » Idéalement, le testeur devrait même ignorer si le testé sait lire et écrire, dit Binet, pour n'identifier qu'un « niveau d'intelligence naturelle ». On en est loin ! Il suffit de lire (et il faut déjà savoir lire !) n'importe quel questionnaire de tests aujourd'hui disponible. *Par ex, dans l'ouvrage d'Eysenck, la question : « BAGG est à Guillaume le Conquérant ce que BEJC est à qui ? » BAGG est la date de la conquête de l'Angleterre Par Guillaume (1066). En numérotant l'alphabet (de 0 à 9), BEJC est 1492, l'année de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Tout cela suppose une culture historique minimale.* D'ailleurs l'intelligence mesurée est scolaire : logico-mathématique et verbale, supposant l'apprentissage de l'abstraction. Or on peut supposer l'existence d'un type concret d'intelligence, se révélant dans des situations sociales et vitales. On a ainsi constaté que des ménagères californiennes pour la gestion de leur ménage, des enfants des rues au Brésil pour leurs trafics commerciaux, sont capables de faire des opérations mathématiques qu'ils sont incapables de résoudre dans une formulation abstraite et scolaire. *Idem* pour des turfistes au QI faible, mais jonglant avec dextérité dans leurs pronostics ! On admet aujourd'hui l'existence de cette intelligence pratique.

- **Le QI peut être un instrument de discrimination sociale.** On l'a vu aux USA pour le recrutement militaire (sélection des officiers) ou dans l'accueil des immigrés dès le début du XX<sup>e</sup> siècle. Les psychologues impliqués (Terman, Yerkes...) attribuèrent les inégalités à l'hérédité, et prétendirent que les vagues d'immigration ne cessaient de baisser en termes de QI. Cela fut l'un des prétextes aux lois (1924) restreignant l'immigration et sélectionnant l'origine (certaines « races » étant plus « dégénérées » que d'autres). Il y a donc une **idéologie** inégalitaire qui instrumentalise le QI, vecteur de dérives eugénistes et racistes. Un prix Nobel alla jusqu'à recommander la stérilisation de tous ceux dont le quotient intellectuel est inférieur à 100. Le bêtisier du QI est, depuis l'origine, surabondant...

- **Enfin le problème de la définition et de l'unité de l'intelligence reste posée.** Charles Spearman spéculait sur un **facteur G** (pour général), qui synthétise « l'énergie mentale » à l'œuvre dans les opérations mentales. On y a vu par ex la vitesse de traitement de l'information dans l'esprit. D'autres psychologues (Louis Thurstone, surtout **Howard Gardner**, Les intelligences multiples, 1996) sont sensibles à la pluralité des aptitudes mentales mobilisées dans les opérations intellectuelles. Howard Gardner a repéré **neuf intelligences distinctes**, dont par ex l'intelligence musicale et l'intelligence kinesthésique (optimisation de l'adaptation du corps se mobilisant dans certains apprentissages physiques). Adieu, facteur G ! L'intelligence est multidimensionnelle. C'est ce qui rend possibles les « idiots savants » : intellectuellement débiles, ils peuvent faire des prouesses, en problèmes logico-mathématiques. On connaît tous d'ailleurs des gens remarquablement performants dans un secteur - souvent professionnel -, complètement défaillants dans d'autres - par ex la compréhension psychologique de leur entourage. On conceptualise aujourd'hui une « intelligence émotionnelle », capacité de canaliser et exploiter ses émotions pour guider l'action et identifier les émotions d'autrui. De plus, il est admis désormais que l'intelligence est beaucoup plus sensible à l'influence des stimulations du milieu qu'on ne l'avait cru dans les théories innéistes. « L'intelligence, ça ne se reçoit pas, ça se fabrique » disait Albert Jacquard.

- **Ce qui est certain, c'est qu'on ne peut plus confondre QI et intelligence.** Réduire l'une à l'autre, c'est confondre l'instrument de mesure avec ce qu'il mesure, le thermomètre et la

température. On peut, à bon droit, réutiliser la métaphore du « lit de Procuste ». Or la faculté mesurée est complexe, mobile, hétérogène, qualitative. Le QI est réducteur. Il n'est qu'un outil indicatif - d'ailleurs intéressant - et toujours perfectible. Il n'est ni une fatalité ni un verdict imparable. Il n'est pas figé comme le groupe sanguin. Il faut donc éviter le chosification ou réification de l'intelligence. Laissons la parole à une psychologue : « *J'ai constaté des erreurs de diagnostic dramatiques ! Sur la foi d'une épreuve qu'elle avait ratée et d'un QI très faible, une petite fille de dix ans a failli être envoyée dans une institution pour enfants inadaptés alors qu'il s'agissait d'une enfant prématurée qui souffrait simplement d'une déficience visuelle ! (...) On parle de l'enfant roi ? Moi je vois surtout des enfants surstimulés, priés de gratifier narcissiquement leurs parents. La quête du QI n'est qu'un symptôme de cette société dingue de performances.* » (« Le Monde », 2 mai 2007).

**B- Mais en admettant neuf ou davantage encore d'intelligences, quel est leur invariant commun ?** Autrement dit, comment **définir** le concept dans toute sa généralité, en amont de ses différenciations ? On peut y voir **1- la promptitude de la pensée** ; mais l'insistance sur ce seul critère risque d'exagérer l'aspect « performance » ; or pourquoi l'optimisation de l'intelligence exigerait la rapidité ? Pourquoi exclurait-elle *a priori*... la lenteur ? **2- l'aptitude à la cognition** ; **3- l'adaptation réussie au milieu** ; **4- la capacité de proposer des solutions neuves et inédites à des problèmes abstraits ou concrets**... Au fond, au croisement de tous ces aspects, on peut définir l'intelligence comme **l'aptitude à mobiliser les moyens optimaux pour résoudre un problème** (ce qui intègre promptitude, adaptation, innovation et logique technique des moyens). Si bien que la distinction décisive nous paraît être entre **l'intelligence** et **la raison**. L'intelligence se consacre à une logique des **moyens**. On la voit déjà à l'œuvre dans l'animalité, et elle gagne en puissance dans l'IA. Ce n'est donc pas le propre de l'homme, même si c'est avec lui qu'elle s'épanouit. Ce qui nous définit, c'est la raison : elle est la capacité de réfléchir sur les **fins** et les valeurs qui orientent nos vies. C'est la dignité de notre liberté pensante. Elle est égale en tous les hommes, comme le rappelle Descartes, quelles que soient par ailleurs nos performances intellectuelles. Car chacun est apte à réfléchir au sens qu'il donne à sa vie – et ici les résultats aux tests de Q.I n'ont aucune pertinence. Un sujet au fort Q.I peut complètement se tromper sur lui-même, son destin, les valeurs qui orientent sa vie. Mais on s'éloigne des rivages de la psychologie pour la philosophie...

Cela signifie-t-il une séparation réelle entre intelligence et raison, ou une faculté identique différemment orientée : sur les moyens, intelligence, sur les fins, raison ? Différence de nature ou de degré ? Essentielle ou fonctionnelle ? Nous avouons que nous l'ignorons. Cela n'enlève rien au caractère décisif de la distinction.





### III- La caractérologie

**A- Le caractère et la question de la liberté. 1 – Un mot d'Héraclite :** « **Le caractère d'un homme, c'est son destin.** » Dire cela, c'est faire du caractère une fatalité : on n'y échappe pas, on ne peut le transformer. Schopenhauer surenchérit : « *L'entreprise de vouloir corriger les défauts du caractère d'un homme par des discours et des sermons de morale, et de transformer ainsi sa nature même et sa propre moralité, n'est pas moins chimérique que celle de changer du plomb en or, ou de cultiver soigneusement un chêne pour qu'il produise des abricots.* » (Essai sur le libre arbitre, 1841). Schopenhauer ne cesse de citer une maxime scolastique : « *Operari sequitur esse* » - De l'être suit l'action. Mon caractère déterminera mes actes. Il ne faut pas s'en prendre aux actes (*operari*) mais à l'être (*esse*), au caractère qui reste permanent et indélébile. Il donne un argument intéressant : on peut avoir honte, des décennies après, d'un acte qui dévoile une faiblesse de caractère, parce que ce caractère est toujours le nôtre. Alors qu'une folie de la jeunesse, qui ne fait que refléter l'excentricité d'un âge, est remémorée avec un sourire d'indulgence rétrospective... La sagesse des proverbes semble confirmer cette thèse de la permanence du caractère : un proverbe arabe dit : « Crois, si tu veux, que des montagnes ont changé de place, mais ne crois pas que des hommes peuvent changer de caractère. » Même idée dans un proverbe chinois : « Il est plus facile de déplacer un fleuve que de changer son caractère. » Et le poète Philippe Destouches a la formule célèbre :

« Je ne vous dirai pas : changez de caractère ;  
Car on n'en change point, je ne le sais que trop.

**Chassez le naturel, il revient au galop !**» (Le Glorieux, 1732).

**2- Tempérament, caractère, personnalité.** Il nous semble qu'il y a ci-dessus confusion entre caractère et tempérament. Nous naissons sans doute avec des prédispositions psychiques héréditaires, qui font le socle de notre « nature ». C'est la frontière, encore mal connue, entre le somatique et le psychique. Ce tempérament, nous le garderons jusqu'à la mort. Mais au-dessus de cette infrastructure stable, il y a une superstructure – on l'appellera caractère - nettement plus mobile, où interfèrent éducation, expérience, réseau relationnel et exercice de la volonté. **La personnalité sera la synthèse du tempérament et du caractère**, le caractère étant le coeur actif et moteur de la personnalité. C'est si vrai qu'« homme de volonté » et « homme de caractère » sont en français à peu près synonymes. Si bien qu'avoir du caractère, c'est savoir transcender, canaliser et vaincre son tempérament. **On n'est pas aliéné par son caractère ; au contraire, il nous libère des déterminants affectifs par l'exercice de la volonté.** Madame de Staël disait cela joliment : « **L'on prouve que l'on a du caractère quand on parvient à vaincre le sien.** » Et c'est de Gaulle qui a fait le plus beau portrait de l'homme de caractère dans Le fil de l'épée : « *Face à l'événement, c'est à soi-même que recourt l'homme de caractère. Son mouvement est d'imposer à l'action sa marque, de la prendre à son compte, d'en faire son affaire. Et loin de s'abriter sous la hiérarchie, de se cacher dans les textes, de se couvrir des comptes rendus, le voilà qui se dresse, se campe et fait front. (...) L'homme de caractère confère à l'action sa noblesse ; sans lui morne tâche d'esclave, grâce à lui divin jeu du héros. (...) La difficulté attire l'homme de caractère, car c'est en l'étreignant qu'il se réalise lui-même.* » L'homme de caractère a alors deux opposés : l'homme sans caractère (manière de parler : tout homme a un caractère), que sa volonté déficiente rend esclave de son tempérament faible ; et le **caractériel** psychorigide, piégé dans la raideur de sa carapace mentale ; terrible claustration où l'on s'auto-asphyxie lentement...

La personnalité a donc une part physiologique et héréditaire, aux confins de l'organique et du mental (**le tempérament**), et une part acquise, éduquée et malléable (**le caractère**). La personnalité est alors une notion amphibie, entre l'inné et l'acquis, un potentiel héréditaire et une part dynamique où interfèrent l'expérience et la liberté du sujet. Nos actes mêmes peuvent nous changer par rétroaction, au moins partiellement. Nous disons donc, contre Schopenhauer, que ce sont les actes qui font l'être. A noter que dans les théories caractérologiques que nous allons consulter, on valorise, sous la rubrique « caractère », le pôle héréditaire du tempérament.

**B- la caractérologie antique et son adaptation moderne.**

**1- Hippocrate précise quatre tempéraments, selon quatre « humeurs »,** c'est-à-dire les liquides dominant le corps : **la lymphe** (eau des tissus) ; **le sang** ; **la bile** (liquide digestif sécrété

par le foie, accumulé dans la vésicule biliaire, d'où il se déverse lors de la digestion) ; l'**atrabile** (humeur noire censée produite par les glandes surrénales - c'est-à-dire au-dessus du rein -, substance aussi imaginaire que l'est son influence sur le caractère). C'est de là que vient l'expression « bonne » ou « mauvaise humeur ». On voit donc ici que ce sont des prédispositions organiques qui vont conditionner le comportement. Cela donne cette classification :

- **Le lymphatique ou flegmatique** a le teint blanc, le regard doux, les formes arrondies. Docile et sédentaire, il peut stagner dans la placidité et l'apathie.

- **Le sanguin** a le teint rosé et le thorax large. Il est musclé. Il est de nature optimiste. Il est impulsif jusqu'à l'irritabilité.

- **Le bilieux, ou colérique** a la peau jaune, des saillies osseuses, un regard ardent. Volontaire, ambitieux, dominateur, c'est un tempérament moteur.

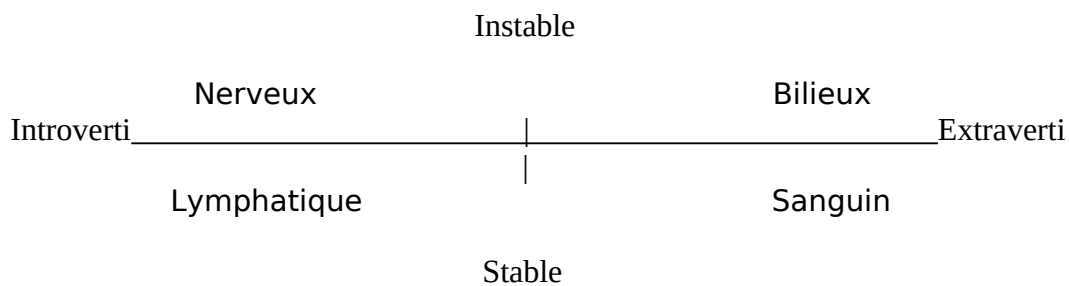
- **Le nerveux, ou atrabilaire** a le teint foncé. Peu musclé, il a un grand crâne sur un corps frêle. Son regard triste exprime sa mélancolie. Il est pessimiste et de mauvaise humeur, aisément égoïste.

On a greffé là-dessus une physiognomonie (lecture du caractère sur le visage) suggestive, mais fantaisiste. Les fondements scientifiques de cette caractérologie étant discréditée aujourd'hui, on a tenté de la moderniser sur de nouveaux concepts. C'est :

**2- La rose des vents caractérologique d'Eysenck.** Elle associe deux axes bipolaires :

- **Extraversion / introversion.** C'est Jung qui oppose ces deux mécanismes de réaction. L'extraverti donne la primauté au monde extérieur. Il est spontané et impulsif. Il peut être égocentrique en toute innocence. Son affectivité est centrifuge. Il aime la « rigolade » et peut perdre son sang froid. L'introverti donne la primauté à l'intériorité. Il rêve le monde, et peut avoir des difficultés d'adaptation. Ce clivage traverse l'histoire (en politique l'introverti Robespierre et l'extraverti Danton ; en littérature Hugo et Mallarmé...)

- **Stabilité / instabilité.** Le stable est bien adapté à la vie, réaliste parfois jusqu'à l'indifférence. L'instable est hypersensible, contradictoire, anxieux, ductile pour le pire jusqu'à la versatilité, et pour le meilleur dans le dynamisme et la créativité. Dans chacun des deux axes, la polarité peut s'exagérer jusqu'à la pathologie.



Eysenck a associé les deux axes bipolaires. Sa « rose des vents » retrouve la partition quadripartite d'Hippocrate : le lymphatique est introverti / stable ; le sanguin extraverti / stable ; le bilieux instable / extraverti ; le nerveux instable / introverti... Mais le nombre des variables (quatre) a paru insuffisant. La caractérologie moderne a refondu cette typologie, par un feuilleté de facteurs fondamentaux et complémentaires.

**C- La caractérologie contemporaine de Le Senne.** Deux savants hollandais - Heymans et Wiersma - ont mis au point cette caractérologie au début du XX<sup>e</sup> siècle (sur fond de milliers de questionnaires et de tests). René Le Senne en présente une synthèse remarquable et renouvelée dans son Traité de caractérologie (1945). *Signalons d'emblée que nous avons une divergence avec Le Senne. Il écrit : « Dans cet ouvrage, caractère signifiera l'ensemble des dispositions congénitales qui forme le squelette mental d'un homme. » Autrement dit, le caractère est héréditaire et non modifiable. Napoléon, à cinq ans, avait le même caractère qu'à quarante... Ce qui se modifie, selon Le Senne, c'est la personnalité, interaction entre le caractère invariable et les variations du vécu. Nous préférons appeler tempérament la part héréditaire du caractère, en attribuant à ce dernier des capacités de modification selon l'expérience et l'âge, ce qui aboutit à la synthèse de la personnalité.*

1- Le Senne identifie dans le caractère **trois facteurs fondamentaux, triangle de base du caractère** :

- **L'émotivité.** C'est la tendance à l'ébranlement plus ou moins fort de l'affectivité ; l'intensité des réactions : pâleur, rougeur, moiteur, larmes, rires, tremblement... Ce qui caractérise l'émotif, c'est la disproportion entre la cause de l'émotion et l'intensité de son effet. Elle peut rendre l'émotif exagérément vulnérable ; canalisée, elle est un facteur d'énergie et de créativité. Il n'y a pas de création sans émotivité... même chez le « non-émotif », qui a seulement des émotions de moindre ampleur.

- **L'activité.** L'actif passe aisément de l'idée à l'acte, sans temps mort de mise en train. Même les activités déplaisantes sont assumées spontanément, alors que la pénibilité décourage le non-actif. Celui-ci est freiné intérieurement, que ce soit par scrupule, découragement, difficulté du passage à l'acte... En vacances, l'actif trouve une activité dynamique, qui transforme quelque chose ou lui-même : plutôt le bricolage, le sport ou la lecture utile que le *farniente*, la rêverie, le papotage ou la *dolce vita*. Voyez sur une plage s'agiter les zélés du ballon, à côté des adeptes alanguis du bronzage... « L'inactif agit contre son gré, à son corps défendant, avec peine, souvent en grommelant ou en se plaignant », écrit Le Senne. Les métaphores qu'il utilise sont éclairantes : « L'inactivité joue le rôle d'un mauvais graissage, agit comme un sabot d'enrayage, un coefficient plus ou moins élevé de frottement... » Mais la pression sociale est un facteur d'amélioration du degré d'activité. C'est ainsi qu'un non-actif peut transcender sa caractérisation. Il y a cependant une promptitude de la décision et de l'action qui reste l'apanage de l'actif vrai. Ainsi Pasteur : « Il n'y a qu'une seule chose qui console, c'est le travail. » L'activité mobilisera et équilibrera l'émotion.

- **Le retentissement : primarité ou secondarité.** C'est lié à la perception psychologique du temps. Chez le primaire, c'est le présent qui prime, refoulant le passé. Les souvenirs sont dépouillés de charge affective importante. Sa capacité d'attention à la situation actuelle lui permet aisément de s'adapter ou de solutionner une difficulté provisoire. Dans une sorte d'éternel présent, il est le sujet à réaction rapide et éphémère. Le secondaire est à réaction lente et durable. Il amortit le présent, le met à distance et en perspective. Le secondaire se concentre davantage sur son intériorité ; le passé et les souvenirs sont essentiels, se mêlant aisément à la pensée du moment. Le primaire voit son temps morceler en instants, alors que le secondaire s'inscrit dans une durée continue. C'est pourquoi « le primaire a des expériences, le secondaire a de l'expérience » (Le Senne). Adaptabilité, souplesse dominant chez le premier ; fidélité et distanciation chez le second. Le second aussi a facilement « l'esprit d'escalier », c'est-à-dire qu'il réagit avec retard, souvent trop tard. « *Un homme peut être injurié, écrit Le Senne, être ému par cette injure, réagir immédiatement et vivement, puis tout oublier presque aussitôt. La mule dont parle Alphonse Daudet gardait sept ans en réserve un coup de sabot pour qui l'avait molestée. Le premier est un primaire, la seconde une secondaire.* » Le retentissement peut aller à l'extrême : Il y a les surprimaires, constamment dispersés et distraits, boules de flipper vulnérables à toutes les impressions reçues, et les sursecondaires, figés dans leur statisme et la gélatine des habitudes.

Ces trois facteurs ne sont isolés que pour la commodité de l'analyse. Le caractère est constitué de leur dosage variable et indissociable. Tout retentit sur tout dans la personnalité, et on ne connaît bien un individu que si l'on a démêlé la combinaison de tous les facteurs.

-2 **les cinq facteurs complémentaires** permettent une classification plus fine. Des individus ayant le même taux d'émotivité, d'activité, de retentissement peuvent apparaître fort différents à l'observation. X, contredisant, entêté, méticuleux, sera surpris d'être dans la même catégorie caractérologique que Y, timide, conciliateur, rêveur : émotif/non-actif/secondaire : le sentimental... Mais le premier est avide, doté d'une polarité Mars et un champ de conscience étroit ; le second est tendre, avec une polarité Vénus et un champ de conscience large...

- **Largeur et étroitesse du champ de conscience.** La conscience peut perdre en précision ce qu'elle gagne en étendue. La largeur contribue à donner plus de souplesse et d'ouverture, mais dans une approximation qui peut aller jusqu'à la confusion ; l'étroitesse contribue à la concentration mais peut durcir le caractère. Le large a une vision globale, souvent impressionniste et intuitive ; l'étroit suit son idée, analyse une difficulté, même dans le brouhaha ambiant. C'est l'anecdote fréquente du savant si concentré qu'il est inattentif à ce qui se passe

autour de lui. En fait, chacun a son type de distraction : le super-étroit mettra longtemps à s'apercevoir qu'il a changé de concierge ; l'extra-large, parti faire une course, revient en oubliant ce qu'il devait ramener ! Le 1<sup>er</sup> suit son fil d'Ariane ; le 2<sup>d</sup> vagabonde entre les nuages.

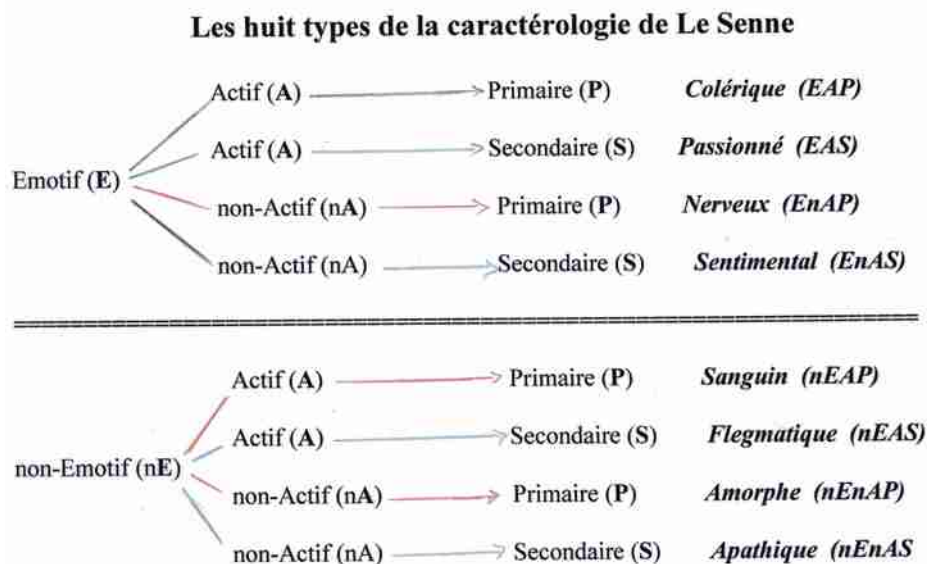
- **Polarité Mars / Vénus.** Mars désigne le goût de la lutte du sujet autoritaire, contrariant et combatif, celui qui dit : « J'aime l'adversité ». Il se mesure volontiers à des obstacles et des adversaires. Il est rétif aux concessions ou conciliations. Il se justifie souvent en disant que « c'est une question de principe ! » Il n'est pas forcément méchant, mais il a besoin de lutter. Vénus désigne le goût de la séduction et de la persuasion. Cette polarité n'est pas liée au sexe. De plus on peut observer chez un même sujet des alternances de phases Mars et Vénus, autorité et séduction alternativement.

- **Avidité / tendresse** (ou égocentrisme / allocentrisme). L'avidité égocentrique est une tendance du moi à augmenter ce qu'il est et ce qu'il a. C'est un impérialisme de l'ego, qui peut viser les choses, les actions, les idées, les personnes : captation exclusive de l'avoir, du savoir et du pouvoir. La tendresse est une capacité de sympathie et d'altruisme. « Le plaisir le plus délicat, dit la Bruyère, est de faire celui d'autrui. » On peut être une Vénus avide et un Mars tendre.

- **les intérêts sensoriels** sont incroyablement variés selon les individus et les degrés d'intensité, de l'anorexie à la « rage de jouir » ! L'appétit ou la concupiscence peut aussi viser la qualité (gastronomie) ou la quantité (la « grosse bouffe »).

- **L'intelligence** est un facteur extérieur au caractère, mais qui influe en profondeur sur lui au point de le modifier. Le Senne a une formule forte : « L'intelligence doit agir comme un multiplicateur du caractère. » Soit son déficit le rigidifie, soit son ampleur le fait abondamment fructifier. Les enseignants ont tous connu ces élèves dont l'intelligence a mûri plus vite que la personnalité, qui désoriente cette dernière mais permet son épanouissement rapide. Trois contemporains : Kant, Napoléon, Goethe furent des intelligences hors du commun. C'est leur caractère qui fit du premier un philosophe, du 2<sup>e</sup> un homme d'action, du 3<sup>e</sup> un homme de lettres.

-3 **Les huit types caractérologiques** : quatre sont émotifs, quatre non-émotifs. Le Senne insiste : « Il ne s'agit pas de savoir si tel caractère vaut mieux que tel autre. » Ce qui compte dans la vie, ce n'est pas d'avoir tel caractère, mais ce qu'on en fait. Le lecteur constatera cependant qu'une échelle de valeur est suggérée par la description.



–a **Les émotifs...** Louis Millet, dans son *Introduction à la caractérologie* (1969), précise : « La masse de l'humanité se groupe autour de la moyenne pour chaque facteur. Sur 100 personnes, une cinquantaine au moins sont difficiles à classer comme typiquement 'émotives' ou 'non-émotives. » On obtient donc dans notre nomenclature des types très caractérisés qui sont presque des « extrêmes ». Ce sont des polarités, et tout le discernement d'une analyse concrète va être d'établir, dans la zone intermédiaire, les gradations et les nuances, aidé par les facteurs complémentaires. *C'est à cause de cet aspect tendanciel et mixte de la majorité des caractères que nous ne croyons pas à leur aspect figé et stable, soutenu par Le Senne. Les huit caractères*

qu'il nous propose sont finalement des prototypes abstraits, des cas limite, lui-même dit des « repères ». Entre ces dominantes, les caractères réels sont mobiles, élastiques, plus ou moins modifiables sur la longue durée. Les stimulations du milieu et de la liberté jouent sur la structure souple des caractères. Ils n'ont pas l'immobilité de nos mannequins de vitrine ou des masques en pierre de nos édifices ! Même si l'on admet qu'un tel est, par ex, « le prototype du sentimental », nous n'excluons pas qu'il échappe au déterminisme de ce classement par des compensations internes, des interactions externes avec autrui. Il est néanmoins intéressant de connaître ce qu'il compense, transcende, et finalement transforme. D'où l'intérêt de la caractérologie.

- **L'émotif non-actif primaire : le nerveux.** Il est l'homme des humeurs inégales et des attachements inconstants. Tenant du vagabondage affectif, il peut souffrir vivement mais se consoler assez vite. Anxieux, il fuit dans les divertissements et papillonne entre ses emballements successifs. Son émotivité non-active le rend excitable, capricieux, centrifuge. C'est un impulsif. Il aime les jeux et les plaisirs, et fera aisément du « *Carpe diem* » sa philosophie. Il est parfois aventureux et casse-cou. Certainement pas l'homme des travaux de force, ni des efforts prolongés. Il est aisément fatigable et lassé, mais ira danser jusqu'au bout de la nuit ! Il est capable de prodigalité, et parfois d'excentricité, voire d'exhibitionnisme. Car il aime étonner, et même scandaliser. Il est sensible à la mode et aux frous-frous. On le voit cultiver la frivolité, l'excentricité et le dandysme. Facilement ironique et cynique. Il a tendance à l'exagération et abuse des superlatifs : tout est facilement « atroce » ou « sublime », « nul » ou « génial ». Chez les nerveux, seule l'émotion a un effet moteur ; ils n'hésitent pas à la simuler pour se motiver. Les plus instables passent aisément du rire aux larmes. Ils versent parfois dans la mystification. Certains aiment frissonner devant des films d'horreur, ou un spectacle « *gore* », cruel ou macabre. Les excitants les attirent : « Le nerveux peut être tenté, dit Louis Millet, par les paradis artificiels de la drogue ou de l'alcool. » On le trouve aisément dans les professions artistiques et littéraires. L'éducation et l'entourage sont décisifs pour stimuler l'activité et canaliser l'émotivité des nerveux. Parmi eux *la reine Marie-Antoinette, Mozart, Chopin, Stendhal, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Cocteau...*

- **L'émotif non-actif secondaire : le sentimental.** On connaît bien ce caractère par la pratique du journal intime, auquel cet introverti aime à se livrer. Très conscient de soi et désireux de s'améliorer, le sentimental a le goût de l'intériorité, de l'intimité et de la réflexion, poussée parfois jusqu'à la rumination mentale. Il lui faut le temps – c'est un secondaire ! - de tirer de chaque événement toute sa signification personnelle. Cette richesse de la vie subjective, précise Le Senne, est à la fois le privilège et le fardeau du sentimental. Certes, il est à lui-même son centre de gravité. Mais son individualisme tend à l'isoler, et sa non-activité l'empêche de faire coïncider sa vie et ses valeurs. C'est un scrupuleux indécis : il hésite devant l'action, la réaction, la non-action. Il hésite d'autant plus qu'il peut être timide et souffrir de complexe d'infériorité. Si bien qu'un enthousiasme soudain (c'est un émotif) s'épuise vite. Ses ferveurs ont le souffle court. S'il s'indigne devant le mal, s'il ambitionne une grande œuvre, très vite l'affect qui le portait retombe. Il manque à la fois d'élan et de persévérance (il est non-actif). Lucide, il s'accuse de son inertie et des ses défaillances, mais sera particulièrement susceptible quand c'est autrui qui les lui reproche. Le hiatus entre la réalité et ses idéaux, entre ce qu'il est et ce qu'il rêverait d'être le blesse. C'est pourquoi il est aisément mélancolique. Mécontent de soi et des autres, il peut être maussade, morose, patauger dans l'ennui de soi et du monde. Ses déceptions le rendent amer et misanthrope. Se cantonnant dans une honnête médiocrité, attaché à ses habitudes, il se console dans la compagnie des siens et des animaux. Un sentimental n'est pas toujours aisé à identifier quand il sait masquer l'émotivité anxieuse et à longue résonance qui le rend vulnérable. On voit ici qu'un émotif n'est pas forcément expansif. Deux cas particuliers : 1- La polarité Mars donne le sentimental grognon. 2- « L'avarice, écrit Le Senne, est la vieillesse d'un sentimental dur, c'est-à-dire très étroit, très secondaire, à émotivité très spécialisée. » Finalement, le double poids de l'émotivité et de la non-activité peut être ressenti par le sentimental comme un « esclavage », pour reprendre le mot de Le Senne. Il s'en sortira par l'amour : amour d'une vie familiale gratifiante ; d'un métier, dans lequel sa conscience

professionnelle satisfait son sens des valeurs. Parmi eux *Rousseau, Robespierre, Le poète Vigny...*

- **L'émotif actif primaire : l'exubérant, ou colérique.** La conjonction de l'émotivité et de l'activité donne à l'exubérant son énergie de propulsion. Il impressionne par son impétuosité et sa vitalité. C'est un caractère dynamique et son enthousiasme optimiste peut être contagieux. Il a confiance en l'avenir – ce qui fait souvent de lui, en politique, un progressiste. Cordial, convivial, extraverti : les échanges avec l'exubérant sont faciles et agréables. Il s'intègre aisément à un groupe. « Il est permis de considérer l'exubérant comme le plus sociable des hommes, écrit Le Senne. Il aime et recherche la compagnie des autres, il se mêle aux réunions et aux assemblées, participe aux émotions communes : c'est un 'écho sonore' (Hugo). » Il sait improviser. Il a d'ailleurs le sens de la nouveauté et de l'innovation. Il sait aussi rapidement tirer profit d'un événement avec un opportunisme intuitif. « L'exubérant, juge Le Senne, est le plus décidé et le moins indécis des hommes. » Sa primarité lui permet d'oublier les offenses et de surmonter les épreuves et les deuils. Il est souvent bienveillant, capable de générosité. Heymans, le fondateur de la caractérologie, le présentait comme l'homme le mieux prédisposé au bonheur. C'est aussi un homme des plaisirs. Il met haut ceux de la chair (ses mœurs sont très libres) et de la chère : « C'est parmi les exubérants, dit Le Senne, que se recrute souvent ces gastronomes de cent kilos qui unissent à leur puissance physique le goût raffiné des plaisirs de la table. ». Mais notre exubérant est aussi aisément excitable et excessif, téméraire et survolté. Il n'évite pas la vantardise. Il peut être truculent jusqu'à la vulgarité. Démonstratif, il gesticule en parlant d'une voix forte (sombrent parfois dans la théâtralité et l'ivresse verbale). Danton, en criant « De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace » est un exubérant combatif, avide et de polarité Mars. Le champ de conscience étroit fait de l'exubérant un fonceur et un meneur infatigable. On le trouve dans les métiers de contact. Il peut s'épanouir dans le commerce ou la politique, les carrières d'avocat ou de journaliste. Nombre des meilleurs orateurs sont de ce type. Il emporte un auditoire par son « pouvoir d'irradiation affective » et sa « puissance d'entraînement », écrit Le Senne, qui précise : « Comme chef de parti, l'exubérant célèbre l'audace et conseille l'attaque ; mais au sein même des hardiesses, il reste modéré et laisse souvent, à cause de son humanité, à des passionnés le privilège de le dépasser en violence. » C'est que l'exubérant aime, par-dessus tout, la vie... En tout cas, leaders, moniteurs, chefs de groupe se recrutent souvent dans ce caractère. Mais son impatience d'agir peut l'égarer dans des projets risqués. Si les obstacles s'accumulent, l'exubérant cédera (c'est un primaire), pour vite embrasser d'autres causes, se lancer dans d'autres entreprises, aussi imprévues qu'ingénieuses. *Beaumarchais, Diderot, Mirabeau, Danton, Balzac, Hugo (« Je suis une force qui va »), George Sand, Jaurès ...*

- **L'émotif actif secondaire : le passionné.** Il est, dit Le Senne, « au sommet de la pyramide caractérologique ». Si on connaît le sentimental par son Journal intime, les passionnés qui ont compté dans l'histoire sont connus par leurs Mémoires. La secondarité est ici essentielle pour donner à l'émotivité et l'activité leur maximum de rendement, une véritable « puissance d'assaut », dit Le Senne, qui l'analyse ainsi : « *C'est d'abord la conservation du passé et la préoccupation de l'avenir éloigné : il en résulte que l'action est armée de plus de moyens et se propose des fins plus lointaines et plus hautes ; c'est ensuite la systématisation : non seulement l'action est plus riche en moyens et en fins, mais ils se concentrent dans la poursuite d'une entreprise privilégiée qui en devient plus puissante ; c'est enfin l'inhibition : tout ce qui ne convient pas à cette action privilégiée est inhibé, refoulé, discrédité, et un fanatisme, au moins un ascétisme de la fin principale, et même unique, se présente comme la contrepartie de la concentration des désirs.* » Une volonté à haute tension domine donc la vie du passionné. Il veut inscrire son idéal dans le réel. Ardente est son adhésion à l'idéal ; ardente et combative sera son action pour lui, que son domaine soit artistique, religieux, économique ou politique. L'émotivité est au service de l'efficacité. Elle le rend impérieux et impétueux. Cet homme détermine, délibère, exécute. Le passionné veut construire – et non subir – son destin, et souvent celui des autres. Exerçant son autorité sur lui-même, c'est assez naturellement qu'il l'exerce sur autrui. Il peut alors se montrer intransigeant et vindicatif. Il n'hésitera pas à quelque fourberie pour briser qui lui résiste. « C'est un dur, dit Le Senne. Cette dureté de fond est tout à fait compatible avec beaucoup de bonté, même de tendresse à l'égard de ceux qu'il aime ou qui le servent. » Il

apprécie d'ailleurs autant d'être commandé que de commander : d'abord parce qu'il aime intégrer son effort dans une institution qui le valorise (armée, église, Etat...) ; ensuite parce que son acceptation d'une autorité suppose sa propre ambition de monter en grade jusqu'aux plus hautes fonctions. Cette ambition à long terme est facilitée par la secondarité, qui le rend laborieux et persévérant. Sa grande puissance de travail modère les impulsions instinctives. Son orgueil puissant vient étayer sa force de conviction au service de « la Cause ». Sa dureté va jusqu'au sacrifice : le sien et celui des autres. C'est par ex Napoléon répudiant Joséphine. Sa dureté peut même le déshumaniser : entre les mains de tel industriel, tel chef d'armée, tel leader charismatique, les hommes deviennent aisément du « matériel humain », une simple donnée statistique. S'il est avide, Mars, à champ de conscience étroit, il y a « hypertrophie tyrannique de la volonté » au point qu'elle devient « ubrique », excessive jusqu'à la catastrophe. La mégalomanie et le fanatisme aggraveront le côté « tout ou rien », chez Hitler par ex. L'excès est le danger qui menace d'ailleurs le passionné. *Citons aussi Richelieu, Descartes, Pascal, Louis XIV, Michel Ange, Beethoven, Pasteur, De Gaulle...*

**-b les non-émotifs.** Avec l'entrée en lice de la non-émotivité, c'est le calme et même la placidité qui s'impose. Le non-émotif ne fait pas de sentiment : il est à l'abri des bouleversements de l'émotivité. Il y a même chez le non-émotif non-actif un déficit d'énergie nerveuse. Cela dit, le non-émotif ignore souvent sa froideur. Car il a des émotions, mais qu'il estime mesurées et raisonnables. Il classerait les émotifs dans le groupe des agités, excités ou extravagants !

**- le non-émotif actif primaire : le réaliste,** ou sanguin. Son trait dominant est le sens pratique. Il est doté d'un empirisme adapté aux difficultés immédiates. Il est pragmatique et mesuré, soucieux de réussir dans la vie. Il fait preuve d'habileté manuelle, se révèle souvent bon en dessin. C'est un observateur affûté, objectif et positif, à l'aise dans les sciences expérimentales. C'est aussi un esprit analytique, clair et abstrait, qui peut s'épanouir en mathématiques. Sans inhibition avec l'argent, il fera d'excellentes affaires, comme Voltaire ou Talleyrand. « Leur intelligence perçante et indemne de toute contagion affective les prédispose à formuler crûment ce qu'ils voient et ce qu'ils pensent » : c'est le cas exemplaire de Machiavel, qui, en bon réaliste, recommande le mensonge et la « duplicité calculatrice », quand la situation l'exige. C'est ainsi qu'il sera à l'aise dans les roueries de la diplomatie. Mais le réaliste recherche surtout un bonheur paisible et ordinaire. Sa vie affective est dédramatisée. C'est pourquoi « chez les réalistes, le désir sexuel ne s'enrobe pas dans l'affectivité, comme il fait chez les émotifs », écrit Le Senne. Sa sensualité sèche lui fait concevoir l'amour comme « une camaraderie entre les sexes. ». « *Protégés contre les amours passionnés, continue Le Senne, les réalistes le sont aussi contre les haines violentes, ils aiment la société, recherchent la conversation et le monde. En outre ce sont des actifs, à qui leur sens pratique permet de réussir, ils ont des moyens d'aider les autres et s'y plaisent aisément. Leur tolérance se teint donc souvent de bienveillance, amour atténué, qui ne s'attache pas comme l'amour ardent à une personne préférée, mais adoucit les rapports sociaux et peut amener à rendre beaucoup de services aux autres.* » Le réaliste fera un bon médecin, attentif et rassurant. Ses loisirs le tourneront vers le sport et l'activité physique. Quand il est avide et Mars, c'est un politicien sagace et calculateur, comme Henri IV disant « Paris vaut bien une messe », ou Talleyrand, prêtant 14 fois serment à des régimes successifs ! S'il est champ de conscience large et à forts intérêts sensoriels, il aime les repas mondains et le faste. Tendre, Vénus, conscience large, il peut aisément se mettre à la place d'autrui, compatir tout en restant d'humeur égale. Sa voix est calme et posée. On lui trouve souvent « un sourire fin, très légèrement ironique, du coin de la bouche » (Le Senne), devant les excentricités des émotifs, dont il ne veut pas être dupe. C'est pourquoi il est aisément sceptique, comme le Voltaire de *Candide*, le Montesquieu des *Lettres persanes*. Cela le pousse à l'ironie, voire la causticité mordante quand l'adversaire s'égare dans le fanatisme. Souffrant d'un vide intérieur, manquant de profondeur, le réaliste est attentif au monde et à l'expérience, « comme un enfant se met à la fenêtre pour éviter l'ennui. » C'est le plus extraverti des hommes. *Machiavel, Henri IV, Mme de Sévigné, Voltaire, furent des réalistes.*

**- Le non-émotif actif secondaire : le flegmatique.** Il n'est pas aisé à analyser pour la caractérologue, dit Le Senne, à cause de sa réserve : « Il est calme, semble indifférent aux événements extérieurs, aime le silence : autant de raisons pour que les autres le jugent souvent insensible, méprisant, lointain ; mais c'est qu'ils ne le connaissent guère. » L'axe de ce caractère

est le sens de la loi : loi juridique, morale, scientifique. Des flegmatiques « *ont été remarquables par leurs vertus civiques, écrit Le Senne. Ils sont désintéressés, probes, modestes, travailleurs, bienveillants et bienfaisants, simples de vie et de mœurs, animés par le désir du bien public, attachés à l'accomplissement de leurs devoirs. Mais il faut un concours très favorables de circonstances pour qu'ils occupent les plus hauts postes. Car ils manquent de chaleur et d'éclat...* » Ils sont aussi soucieux de vertus formelles : véracité, ponctualité, correction, politesse jusqu'à en être parfois cérémonieux. S'initier à un sport consiste d'abord pour lui en connaître les règles. Le flegmatique est équilibré et tempérant, d'une grande égalité d'humeur qui lui donne une apparence effacée et impassible. Il raisonne son moi, construit sa vie avec méthode. C'est un homme occupé (il est actif), qui agit avec une minutie méticuleuse ; il sait être tenace et persévérant (il est secondaire). « La ténacité dans l'action et dans la pensée a fait la gloire de beaucoup de flegmatiques. Il leur est plus facile qu'à d'autres, à cause de leur froideur et de leur activité, de 'tenir' dans des conditions hostiles. » C'est Washington pendant la guerre d'indépendance, Joffre pendant la bataille de la Marne... Il peut être patient, adepte du *Wait and see*. « Ils sont lents à se décider, laissent peu à l'improvisation, perdent du temps quand il faudrait aller vite, mais s'en tirent d'ordinaire à cause de leur persévérance. » Il s'intéresse aux choses plus qu'aux personnes. Il se consacre avec bonheur aux problèmes théoriques : mathématiques, métaphysique, logique. « Les flegmatiques sont les maîtres de la systématisation abstraite. » De nombreux intellectualistes et rationalistes sont de ce type (Kant...). Le flegmatique peut être très différent selon qu'il est champ de conscience étroit ou large : il sera rigide ou ouvert. Étroit, il s'emprisonne dans des habitudes qui mécanisent sa vie. Ouvert, il est capable de doute et d'humour. La largeur du champ de conscience, dit le Senne, est le meilleur substitut à l'émotivité qui lui manque. Montaigne illustre le cas du flegmatique ondoyant, à conscience large : « *Sa conscience large lui fait aimer l'allure capricieuse de la pensée, la curiosité ouverte à tous les vents, cette méthode sans méthode qui trahit son peu d'intérêt pour la systématisation ; son style ressemble à une flânerie, cueillant ses mots, à tous les coins de route...* » (Mais ce « champ de conscience » large n'équivaut-il pas à la primarité ?) S'il est avide au champ de conscience étroit, le flegmatique paraîtra froid, entêté, pinailleur ou chicaneur. S'il est tendresse et Vénus, c'est un élément modérateur bienvenu dans un travail d'équipe. Si la non-émotivité et la secondarité sont maximales, sa vie se sclérose dans la routine et l'insensibilité. Maints philosophes et juristes illustrent le type flegmatique. *Montaigne, Kant, Washington, le roi Louis-Philippe Bergson, Joffre...*

- **Le non-émotif non-actif primaire : l'amorphe, ou nonchalant.** Être amorphe, c'est être sans forme. Extraverti et influençable, l'amorphe a besoin des autres pour se sentir exister. Avec lui, c'est le dernier qui parle qui a raison. Lui-même n'est guère démonstratif. Il est tolérant, mais c'est surtout par indifférence. Les besoins organiques sont importants : boire, manger, dormir. Il a tendance à la paresse et au laisser aller. Il est assez spontanément égoïste et manque de compassion. Sa malléabilité peut en faire un bon soldat, un fonctionnaire zélé, dans la mesure où on ne lui demande pas de prendre d'initiative. Peu sensible mais adaptable, l'amorphe échappe aux coups du sort en pliant au lieu de résister. S'il ne sait pas dire « non », il peut opposer à autrui sa puissance d'inertie. Cela dit, les « mauvaises fréquentations » le font aisément dévier vers la délinquance ou la prostitution. On le voit aussi sombrer dans le parasitisme ou la vie de fêtard. Une femme au foyer nonchalante – tendre, Vénus, champ de conscience large - peut être une épouse effacée et docile, une mère attentionnée. Des amorphes ont été de bons interprètes en musique ou au théâtre. Pour qu'un amorphe prenne place au premier rang de l'histoire, il faut que le hasard de la naissance ou des circonstances l'y place. *L'acteur Marcello Mastroianni, Goering, La Fontaine quand il choisit comme épitaphe pour sa tombe :*

« Quant à son temps, bien le sut dépenser :

*En fit deux parts, dont il voulut passer*

*L'une à dormir et l'autre à ne rien faire ! »*

- **Le non-émotif non-actif secondaire : l'apathique, placide ou inhibé froid.** Son trait dominant est le désintérêt général. Il n'est pas bavard, peu disponible à autrui, rit rarement. Sa tentation est de végéter dans la paresse. Il a trois aspirations : la tranquillité, la solitude et la bonne santé. Il se résigne facilement : « C'est comme ça » ou « A quoi bon ». Les facteurs complémentaires sont décisifs : l'apathique parviendra à s'insérer dans le monde s'il a des



intérêts sensoriels forts, une tendance Mars et une intelligence concrète. Il s'adapte au gardiennage. Il peut réussir dans la comptabilité, l'informatique, le dessin industriel... Un champ de conscience étroit en fera surtout un homme d'habitude, économe de ses gestes et de son argent, maussade et peu communicatif. *Louis XVI fut un apathique, qui se serait mieux épanoui dans une vie paisible de serrurier qu'en roi de droit divin... A noter qu'il forme avec Marie Antoinette - son exacte opposée (nerveuse : émotive/active/primaire) - le couple le plus contrasté qu'on puisse imaginer.*

Insistons sur un point : il ne faut pas concevoir cette taxinomie de manière rigide et fixiste. Il n'y a pas entre les caractères différence de nature, mais de degré. Ce ne sont que des polarités dominantes, avec des gradations en nombre indéfini. Les composantes de chaque caractère ne cessent d'interagir entre elles et avec le monde extérieur. Si bien qu'au-delà du caractère il y a la personnalité tout entière, où la liberté du sujet a un effet *feed back* sur ce qui le conditionne, et peut en modifier l'impact. Même Le Senne, qui croit en l'hérédité du caractère, concède à la liberté une large marge de manœuvre. C'est ce qui permet de préciser :

– 4 « **Les limites de la caractérologie** ». C'est le titre de la dernière partie du traité de Le Senne, qui a conscience que la caractérologie :

**a- ne dispose pas d'un pouvoir explicatif absolu.** Personne n'est radiographié par elle jusqu'à le rendre intégralement transparent et prévisible. Certes, selon Le Senne, il y a dans le caractère un « déterminisme congénital » (que nous avons appelé ici le tempérament). La typologie désigne justement ce qu'il y a de fossilisé en nous. Mais notre auteur admet que « *La caractérologie reste incapable de prédéterminer la complication individuelle parce que celle-ci émane de la rencontre du caractère et de la liberté du moi, et elle laisse en dehors de sa prise les valeurs transcendantes qui, au-delà de ce qu'est le moi, ne cesse de viser ce qu'il doit devenir.* » Il faut revenir sur les rapports complexes entre :

**b- Caractère et liberté.** Le Senne dit : « Le caractère ne définit qu'un cercle de conditions qui situe le moi. **Elles lui interdisent certaines possibilités, et il perdra son temps et ses peines s'il veut faire ce que son caractère le rend maladroit à faire.** » La caractérologie ne dit pas quels sont les moyens optimum pour chacun d'entre nous de faire fructifier son caractère. Elle indique une vague direction, et elle précise plutôt quelles sont les voies, les orientations **à ne pas prendre**. Elle suggère des pointillés, donne des informations à valeur indicative, surtout négatives. Le Senne affirme donc que « **La liberté constitue le centre vivant du caractère.** » Il ne s'agit pas ici d'un « facteur complémentaire », mais d'une position philosophique sur l'essence du sujet (qui rappelle qu'à l'origine Le Senne est philosophe de profession). C'est ainsi que « **Le caractère se distinguera toujours du moi comme une maison de son habitant.** » La liberté est une auto-transcendance qui nous permet d'exploiter et dépasser nos caractérisations. C'est pourquoi on peut même douter des recommandations négatives suggérées par Le Senne. Alain écrit : « *On sait que Démosthène bredouillait naturellement, ce qui ne l'a pas empêché de gouverner sa voix. Il se peut que les obstacles de nature fortifient la volonté au lieu qu'on voit souvent que les dons les plus heureux sont annulés par la paresse ou par l'insouciance. En sorte que le travail de juger (les hommes) ne sera jamais mécanique.* » Ainsi, un émotif saura contrôler son émotivité, un non actif primaire déploiera son action dans la durée ...

**c- Le caractère est conditionné par le rapport à autrui... et par la conscience qu'on a de ce caractère.** - Notre personnalité n'est pas une sphère close et autarcique. Elle est malléable à l'influence d'autrui, surtout si cette influence s'inscrit dans la durée (parents, amis, conjoints). « Une multiplicité innombrable de rapports nous tissent les uns avec les autres. » (Le Senne). Cela rappelle l'étymologie grecque, le verbe *kharattein*, graver. la manière dont les autres nous voient interfère avec notre évolution psychologique, se « grave » en elle. Nous pouvons même nous modeler sur les stéréotypes que l'autre a de nous. « Ainsi voit-on qu'un homme fait le bourru parce qu'on le croit tel, dit Alain, ou le fat parce qu'on le croit tel. Il y a donc de l'affectation dans le caractère, et le souci de jouer un certain rôle. » C'est ainsi que le caractère intègre une part d'opinion, et donc de « personnage » dont nous risquons d'être dupe.

- Il y a là une mise en abyme singulière : la conscience plus ou moins lucide de notre caractère, à elle seule, le modifie ou le fige ; elle est une variable miroitante de la complexe alchimie

intérieure. Louis Millet écrit : « *La science ici modifie ce qui est ; si je sais que je suis amorphe, je ne suis plus tout à fait comme avant, certaines choses s'éclairent : mon laisser-aller, ma difficulté à m'opposer aux autres etc. Avec ce jugement, quelque chose commence. Naguère, ma nonchalance, pure et inconsciente, allait jusqu'à la répugnance à agir ; je me disais : 'Cela n'en vaut pas la peine' ; je jugeais les obstacles insurmontables...* » Par un effet retour, mon jugement informé par la science modifie le rapport du moi à son caractère, le rend plus souple et moins naïf. C'est ce que voulait dire au fond Socrate par son invitation au « Connais-toi toi-même » : au-delà de mon caractère, il y a la liberté de mon jugement et la lumière de ma conscience ; et ce jugement, et cette lumière modifient mon caractère, réalité vivante dont les composantes peuvent inaugurer entre elles des rapports inédits. Le jugement autorise une distance à moi-même, qui me permet d'orienter les puissances de ma vie intérieure selon les valeurs que je me suis donné. A nouveau la liberté casse les nomenclatures trop figées, les cadastres abusivement clôturés.

- En tout cas, le psychologue doit tenir compte des possibilités de cette liberté, sans être intrusif ni manipulateur. C'est par sa propre distanciation qu'il permettra au sujet de se mettre à distance de ce qui le caractérise ou l'affecte. Qu'il s'agisse de test ou de psychothérapie, l'action du psychologue exige une stricte déontologie, dont la première règle est de ne pas chosifier ou réifier son sujet, comme un entomologiste qui étiquette ses insectes punaisés : « Tu n'es que cela... ». Les hallucinantes erreurs de diagnostic dont les psychologues se font eux-mêmes les échos interdisent cette arrogance en surplomb.

**e- Enfin, le problème des fondements scientifiques de la caractérologie reste entièrement posé.** On a reproché à la caractérologie d'être une sorte d'astrologie scientiste. Elle serait suggestive - au fond comme les signes du zodiaque -, mais sans fondement scientifique. Le reproche est outré puisque cette discipline ne prétend pas, comme l'astrologie, prédire l'avenir, ni convoquer tout le cosmos pour expliquer les comportements. Elle est plus modestement descriptive. C'est une habile nomenclature, dont on peut d'ailleurs discuter la logique. Par ex, qu'est-ce qui justifie la hiérarchie des facteurs fondamentaux et complémentaires ? Nous n'avons pas trouvé dans Le Senne d'argument décisif sur l'ordre émotivité / activité / retentissement. Ne peut-on les inverser, ou donner la priorité aux facteurs complémentaires, par ex, les « intérêts sensoriels » ? Y a-t-il des expérimentations qui pourraient conforter le choix et l'ordre des facteurs dans la théorie ? Y a-t-il un soubassement neurologique au caractère ? Quelle interférence avec les théories de l'inconscient ? Les questions restent nombreuses...

## Conclusion

Depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, on assiste à une explosion inouïe des méthodes et des écoles psychologiques. Elles interviennent sur le plan pratique en pédagogie, dans de multiples processus de sélection, de psychothérapie, dans la psychiatrie judiciaire *etc.* Il y a aussi des effets de mode. Ainsi la caractérologie a connu un énorme succès, pour s'éclipser jusqu'à devenir, aujourd'hui, confidentielle. Nous n'avons ici proposé qu'une esquisse. Il y aurait beaucoup à dire sur la psychologie projective (test de l'arbre, test de Rorschach...), sur la psychologie cognitive, sur la psychologie sociale *etc.*, domaines qui dépassent nos compétences. Contentons de quelques remarques.

**I- Le modèle des sciences exactes, en amont de la psychologie, a influencé son objectivisme de départ (le béhaviorisme).** Théodule Ribot disait que le psychologue est un « **naturaliste** » : non qu'il s'intéresse à la nature comme essence des choses, mais comme phénomènes observables, qu'il faut savoir expérimenter, isoler et classer. La psychologie a pu être vue comme une excroissance de la biologie. Mise à part l'éthologie, la psychologie animale, la psychologie revendique son autonomie, mais elle l'a obtenu au prix d'un paradoxe qui touche toutes les sciences de l'homme.

**II- Le paradoxe des sciences de l'homme.** En se constituant comme sciences, elles tendent à éliminer l'homme dans ce qu'il a d'essentiel (on a vu l'exception notable de Le Senne) :

- la liberté (puisque'il faut la prévision) ;
- la conscience (puisque'elle est inobservable) ;
- la subjectivité (puisque'on vise l'objectivité).

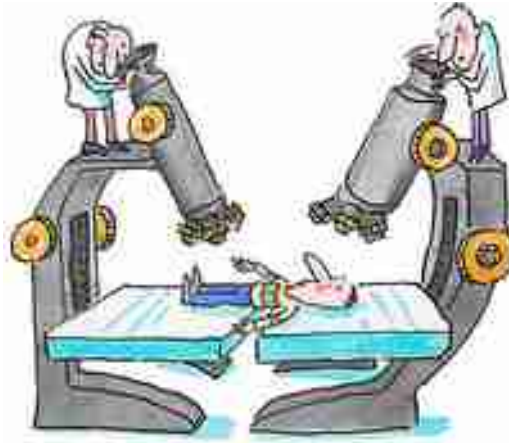
D'où la boutade célèbre d'un historien de la philosophie, **Guérault** : « **les sciences de l'homme n'étudient pas l'homme et ne sont pas des sciences.** » L'homme apparaît comme le grand absent des sciences qui le prennent comme objet ! Il n'en reste que les scories, la coquille, tout ce qui se durcit en structures d'automatismes produits par l'hérédité ou le milieu. Le mouvement de la vie intime échappe largement aux pinces et aux scalpels de la science. La psychologie ne peut disséquer que des cadavres d'état de conscience : elle ne voit que le sillage, ou la sécrétion, pas le mouvement intime. Elle ne peut prendre pour objet que **l'expression** de celui-ci. Et cette expression doit être **interprétée**, avec tous les aléas et divergences que connaît l'interprétation. Les sciences de l'homme n'étudient pas l'homme mais le **phénomène humain**, ce qui apparaît de l'homme, ce qui peut en partie se quantifier et se catégoriser. D'où une réhabilitation possible de l'introspection, comme voie d'accès directe et subjective (donc non scientifique) à la connaissance de soi. Pour ces raisons, on trouve de nombreux pamphlets contre la scientificité de la « pchikoloji » !

**III- La psychologie est pourtant une science, à condition qu'on admette sa différence de nature avec les sciences exactes.** Il ne s'agit pas comme en chimie d'**expliquer** un mécanisme moléculaire ; il s'agit de **comprendre** un sujet, ce qui présuppose d'admettre l'existence de deux subjectivités en interférence : celle de l'analyste et celle de l'analysé. Supposons que je sois un criminologue cherchant les déterminants psychologiques d'un crime. Bien sûr, il y a un « concours de circonstances » que je peux préciser : des déterminants physiologiques, sociaux, psychiatriques, en très grand nombre. Des statistiques m'éclaireront sur leurs interactions. Le crime est cerné d'un réseau d'intelligibilité de plus en plus serré. Mais à un moment, mon enquête va s'arrêter à la singularité du cas, que je dois comprendre de l'intérieur. Il y a toujours un résidu qui tient à l'individualité et l'unicité du criminel, et le mot « résidu » est malheureux car il désigne justement l'essentiel : comment, à un instant T, les variables se sont cristallisées pour le passage à l'acte. Ne nous faisons pas d'illusion : il y a toujours dans cette singularité de la rencontre d'un homme et d'un acte une **opacité à jamais indiscernable**. L'intelligibilité psychologique est toujours relative et incomplète. D'ailleurs, on explique *a posteriori* un crime qu'on n'aurait pu prévoir *a priori*, ou de manière vague et statistique. Les formules abstraites, les collections d'étiquettes se dissolvent face au « résidu » du cas concret. C'est pourquoi on peut se demander s'il y a des lois en psychologie. Tout au plus peut-on indiquer des **invariants** (impliquant exceptions). Le nombre infini des variables ne peut être synthétisé dans de grandes théories, comparables à celles de la physique. En psychologie, **les variables sont plus nombreuses que les invariants** (par ex les deux réflexes innés de peur identifiés par les béhavioristes). La connaissance psychologique ne vaut que par la souplesse, l'adaptabilité, la relativité, la lucidité quand au résidu de singularité qui échappe aux tentatives de généralisation (et qui fait que tel crime, tel caractère ne sont jamais intégralement intelligibles). Certes, la psychologie a des procédures objectivantes et mesurables (psychométrie). Mais l'essentiel est dans **l'interprétation compréhensive** des comportements, paroles, expressions. La part de l'herméneutique (discipline de l'interprétation) est irréductible. L'analyste se sert de sa propre subjectivité pour comprendre celle de l'analysé. Cela ne le condamne pas au subjectivisme. Le **discernement psychologique** se forme par une longue expérience professionnelle frottée à des centaines de cas. C'est là qu'un **tact** psychologique, mélange d'attention et d'intuition à l'autre, mûrit et s'approfondit. Si bien que l'expertise en psychologie garde une dimension subjective.

Certes la psychologie est une science : elle crée des concepts qui permettent de décrire et d'analyser, elle expérimente par tests et observations, elle généralise par des statistiques et dégage des invariants. Mais finalement, la complexité de son objet finit par rendre de plus en plus difficile l'objectivation. C'est le Senne qui ici formule le mieux le problème : « *La connaissance de l'homme est d'autant plus scientifique qu'elle descend plus bas dans les régions de la vie humaine par lesquelles l'humanité tend à se réduire à l'animalité, et s'engage plus profondément dans la matière, mais elle l'est d'autant moins qu'elle est amenée à monter plus haut et en même temps pénétrer plus avant dans la complexité intime et l'originalité d'un esprit humain.* » Par le bas, la psychologie peut sans doute expliquer par des lois objectives (sur les réflexes). Par le haut, la part de l'interprétation et de la compréhension devient de plus en plus grande. La singularité du sujet se complexifie au point de relativiser tout diagnostic psychologique. Il ne fait pas de doute que la psychologie se complexifie elle-même. Mais, telle

une asymptote, elle approche, **sans jamais l'atteindre**, le sujet de son étude : l'intériorité de l'homme.

**IV- La psychologie est enfin un ensemble de techniques visant l'efficacité (psychotechniques) dans le diagnostic, la thérapie, la sélection ou... le conditionnement.** Car ces techniques peuvent se mettre au service d'un pouvoir ou d'une idéologie. *Voyez le film Orange mécanique, de Stanley Kubrick, imaginant une tentative de déconditionnement de la délinquance, qui s'avère aussi violente qu'elle.* Il faut donc un au-delà de la psychologie : une **déontologie**, soucieuse de ce qui fait la valeur de l'homme : raison, liberté, conscience. Les experts de la propagande, de la publicité, du management peuvent détourner la psychologie à des fins de manipulation mentale. La déontologie exige de contrer ces dérives.



### **Un exemple d'analyse behavioriste : de la peur innée à la peur conditionnée chez l'enfant**

« Après avoir constaté que le nouveau né ne présente de réaction de peur qu'à deux types de stimuli (un son violent et le défaut de support), le psychologue behavioriste s'aperçoit que les enfants élevés *hors de la pouponnière*, c'est-à-dire en famille, présentent des réponses de peur à des centaines de stimuli et de situations. Il pose alors la question suivante : si deux stimuli seulement provoquent la peur à la naissance, comment, finalement, tous ces autres objets y parviennent-ils aussi ? (...) L'enfant qui n'a encore jamais vu de chien, de chat, de souris ou de lapin n'en sera jamais effrayé au premier abord : il les palpera et tentera de les manipuler. Vous pouvez répéter l'expérience 8 ou 10 jours de suite pour vous en assurer. L'enfant aura toujours une réaction positive vis-à-vis de ces animaux. D'autre part, prenez une barre de fer et frappez-là énergiquement juste derrière la tête de l'enfant : une réponse de peur apparaîtra immédiatement. Maintenant, essayez ceci : en même temps que vous lui montrez l'animal, et au moment où il essaye de l'atteindre, frappez la barre derrière sa tête. Répétez trois ou quatre fois l'expérience. Un changement nouveau et important se produit. L'animal suscite maintenant la même réaction que la barre d'acier, c'est-à-dire une réaction de peur. Pour la psychologie behavioriste, il s'agit d'une réponse émotionnelle conditionnée, c'est-à-dire d'une forme de réflexe conditionné. Nous n'avons donc besoin ni de conscience, ni d'images, ni d'états mentaux quelconques pour expliquer la peur infantile. »

**Naville, Psychologie du comportement, 1963**

*Texte intéressant à 2 titres. 1- Il explique comment on passe de 2 réflexes innés de peur à une multitude de réflexes conditionnés, par association avec les 2 réflexes innés chez les enfants en bas âge ; 2- On voit comment le behaviorisme refuse de considérer la vie mentale pour ne s'intéresser qu'aux comportements observables. Restriction méthodologique fort discutable, car qu'est-ce que la peur sinon un « état mental » ?*

### **Expliquez l'un des deux textes suivants :**

« *'La connaissance d'une douleur n'est pas douloureuse, mais vraie'*, disait Lachelier ; l'idée de cercle n'est pas ronde ; de même le savoir caractérologique que je suis amorphe\* n'est pas un savoir amorphe : c'est un savoir vrai (s'il a été bien établi). Or la science ici modifie ce qui est ; si je sais que je suis amorphe, je ne suis plus tout à fait comme avant, certaines choses s'éclairent : mon laisser-aller, ma difficulté à m'opposer aux autres *etc.* Avec ce jugement, quelque chose commence. Naguère, ma nonchalance, pure et inconsciente, allait jusqu'à la répugnance à agir ; je me disais : 'Cela n'en vaut pas la peine' ; je jugeais les obstacles insurmontables...

C'est pourquoi ce savoir sur soi est déjà action intérieure : se juger, c'est se reprendre ; c'est être humain au sens fort, car l'homme est l'être qui se redresse, alors que les autres suivent leur pente. Par conséquent, si le savoir caractérologique est actif et salutaire, c'est dans la mesure où il exprime le pouvoir de juger, qui n'est pas une propriété caractérologique, mais qui est l'essence universelle de l'homme. C'est ce que voulait dire Socrate, en nous invitant au '*Connais-toi toi-même.*'»

**D'après Louis Millet, Introduction à la caractérologie, 1969**

\* *amorphe* : non-émotif/non-actif/primaire, en caractérologie.

« Deux interprétations philosophiques de la caractérologie sont possibles. L'une s'exprime par le mot d'Héraclite : '*Le caractère d'un homme, c'est son destin*'. La destinée d'un homme, c'est-à-dire l'ensemble de sa vie et de ses actes, serait prédéterminée par son caractère comme par une conjonction d'astres<sup>1</sup> et il serait condamné à en être l'esclave, pour le mal comme pour le bien. Pour la seconde, le caractère ne définit qu'un cercle de conditions qui situent le moi. Elles lui interdisent certaines possibilités et il perdra son temps et ses peines s'il veut faire ce que son caractère le rend maladroit à faire. Ainsi Vigny<sup>2</sup>, sentimental typique - émotif/inactif/secondaire -, a vainement rêvé de gloire militaire (sur le modèle de celle de Napoléon<sup>3</sup>) que sa forte non-activité rendait illusoire. A l'inverse, la connaissance lucide des possibilités d'un caractère rend mieux apte à réaliser ce dont on est capable.

Mais ce sera à la liberté du moi qui constitue le centre vivant du caractère de les préciser, soit en les composant ou les compensant les uns par les autres, soit avec l'aide de secours extérieurs, de la manière la plus bienfaisante possible pour lui et pour autrui. Dans cette perspective, l'homme n'apparaît plus comme l'instrument passif et irresponsable d'une fatalité aveugle ; il est une volonté maîtresse de sa destinée au sein d'une situation dont il doit comprendre et apprécier les invitations. Il ne vit plus pour se soumettre au destin, mais pour le soumettre à la raison, et aux valeurs qu'il s'est librement choisi. »

**D'après René Le Senne, Traité de caractérologie, 1945**

1- *Evocation de la croyance astrologique selon laquelle la conjonction des planètes à la naissance, dans le Zodiaque, détermine le destin du nouveau né.*

2- *Poète romantique, qui a d'abord mené une carrière militaire. Alfred de Vigny fait cet aveu, via un personnage d'une nouvelle : « Que voulez-vous, Bonaparte m'avait grisé dès l'enfance comme les autres et sa gloire me montait à la tête si violemment que je n'avais plus de place dans le cerveau pour une autre idée... Je n'avais pas d'yeux pour voir, pas d'oreilles pour entendre autre chose que les actions de l'Empereur, la voix de l'Empereur, les gestes de l'Empereur, le pas de l'Empereur. Son approche m'enivrait, sa présence me magnétisait. » Vigny, paroles du héros de « La canne de jonc », dans Servitude et Grandeur militaires, 1835.*

3- *Napoléon est, en caractérologie, un passionné : émotif/actif/secondaire.*

## **La connaissance de soi par introspection. Difficile : Bergson...**

« Tout le monde a pu remarquer qu'il est plus malaisé d'avancer dans la connaissance de soi que dans celle du monde extérieur. Hors de soi, l'effort pour apprendre est naturel ; on le donne avec une facilité croissante ; on applique des règles. Au-dedans, l'attention doit rester tendue et le progrès devenir de plus en plus pénible ; on croirait remonter la pente de la nature. N'y a-t-il pas là quelque chose de surprenant ? Nous sommes intérieurs à nous-mêmes, et notre personnalité est ce que nous devrions le mieux connaître. Point du tout ; notre esprit est comme à l'étranger, tandis que la matière lui est familière et que, chez elle, il se sent chez lui. Mais c'est qu'une certaine ignorance de soi est peut-être utile à un être qui doit s'extérioriser pour agir ; elle répond à une nécessité de la vie. Notre action s'exerce sur la matière, et elle est d'autant plus efficace que la connaissance de la matière a été poussée plus loin. »

**Bergson, La pensée et le mouvant, 1938**

## **...voire impossible : Auguste Comte**

### **La psychologie, science impossible !**

« On voit que, sous aucun rapport, il n'y a place pour cette psychologie illusoire, dernière transformation de la théologie (...). Cette prétendue contemplation de l'esprit par lui-même est une pure illusion.

Il est sensible, en effet, que par une nécessité invincible, l'esprit humain peut observer directement tous les phénomènes, excepté les siens propres. Car, par qui serait faite l'observation ? On conçoit, relativement aux phénomènes moraux (*mentaux*), que l'homme puisse s'observer lui-même sous le rapport des passions qui l'animent, par cette raison, anatomique, que les organes qui en sont le siège sont distincts de ceux destinés aux fonctions observatrices. Encore même que chacun ait eu occasion de faire sur lui de telles remarques, elles ne sauraient évidemment avoir jamais une grande importance scientifique, et le meilleur moyen de connaître les passions sera-t-il toujours de les observer en dehors ; car tout état de passion très prononcé, c'est-à-dire précisément celui qu'il serait le plus essentiel d'examiner, est nécessairement incompatible avec l'état d'observation. Mais, quant à observer de la même manière les phénomènes intellectuels pendant qu'ils s'exécutent, il y a impossibilité manifeste. L'individu pensant ne saurait se partager en deux dont l'un raisonnerait, tandis que l'autre regarderait raisonner. L'organe observé et l'organe observateur étant, dans ce cas, identiques, comment l'observation pourrait-elle avoir lieu ?

Cette prétendue méthode psychologique est donc radicalement nulle dans son principe. Aussi, considérons à quels procédés profondément contradictoires, elle conduit immédiatement ! D'un côté, on vous recommande de vous isoler, autant que possible, de toute sensation extérieure, il faut surtout vous interdire tout travail intellectuel ; car, si vous étiez seulement occupé à faire le calcul le plus simple, que deviendrait l'observation *intérieure* ? D'un autre côté, après avoir, à force de précautions, atteint cet état parfait de sommeil intellectuel, vous devez vous occuper à contempler les opérations qui s'exécuteront dans votre esprit lorsqu'il ne s'y passera plus rien ! Nos descendants verront sans doute de telles prétentions transportées un jour sur la scène.

Les résultats d'une aussi étrange manière de procéder sont parfaitement conformes au principe. Depuis deux mille ans que les métaphysiciens cultivent ainsi la psychologie, ils n'ont pu encore convenir d'une seule proposition intelligible et solidement arrêtée. (...) *L'observation intérieure* engendre presque autant d'opinions divergentes qu'il y a d'individus croyant s'y livrer.

Les véritables savants, les hommes voués aux études positives, en sont encore à demander vainement à ces psychologues de citer une seule découverte réelle, grande ou petite, qui soit due à cette méthode si vantée. »

Auguste Comte, première leçon du Cours de philosophie positive

### **Les tropismes selon Nathalie Sarraute**

« Ce sont des mouvements indéfinissables, qui glissent très rapidement aux limites de notre conscience ; ils sont à l'origine de nos gestes, de nos paroles, des sentiments que nous manifestons, que nous croyons éprouver et qu'il est possible de définir. Ils me paraissent constituer la source secrète de nos existences. »

Comme, tandis que nous accomplissons ces mouvements, aucun mot - pas même les mots du monologue intérieur - ne les exprime, car ils se développent en nous et s'évanouissent avec une rapidité extrême, sans que nous percevions clairement ce qu'ils sont, produisant en nous des sensations souvent très intenses, mais brèves, il n'était possible de les communiquer au lecteur que par des images qui en donnent des équivalents et lui fassent éprouver des sensations analogues. Il fallait aussi décomposer ces mouvements et les faire se déployer dans la conscience du lecteur à la manière d'un film au ralenti. »

### **Nathalie Sarraute, L'ère du soupçon, 1956**

*Nathalie Sarraute a consacré son œuvre romanesque (sous l'étiquette convenue du « nouveau roman ») à tenter de capturer ces « tropismes » - titre de son premier livre - qui effleurent notre vie consciente.*

**Expliquez le texte suivant :**

## **Critiques de l'introspection**

« Les objections <sup>1</sup> faites à l'introspection sont de trois ordres :

1- L'introspection a souvent été utilisée dans une perspective moins psychologique que philosophique. Le « Connais-toi toi-même » de Socrate avait essentiellement des fins éthiques ; le « *Cogito ergo sum* » de Descartes servait de base à une métaphysique de l'âme... Ainsi, il a presque toujours existé une liaison étroite entre l'appel à l'introspection et une position philosophique, éthique ou métaphysique, ce qui a contribué à éveiller la suspicion des psychologues qui se voulaient « scientifiques ».

2- Auguste Comte avait dirigé contre l'introspection l'argument demeuré célèbre : l'introspection ne réalise pas les conditions d'une bonne observation, car pour qu'une observation ait une valeur scientifique, il est nécessaire que le sujet qui observe et l'objet à observer soient distincts : « L'individu pensant ne saurait se partager en deux, dont l'un raisonnerait tandis que l'autre regarderait raisonner. » Ainsi pour Comte, la psychologie (qui à son époque<sup>2</sup> était exclusivement introspective) n'existe pas. Les faits dont elle traite appartiennent soit à la science biologique, soit à la science sociologique. Pour Comte, l'homme est dans son organisme (objet d'étude de la biologie) et dans son histoire (objet d'étude de la sociologie). L'introspection n'est donc ni possible, ni utile.

3- La troisième critique est moins radicale, et repose, non plus sur des arguments philosophiques, mais sur des constatations empiriques. Une des difficultés de l'introspection est que les connaissances qu'elle permet ne peuvent être communiquées que par le langage, et nous n'avons pas le moyen d'apporter la preuve qu'une même expression verbale de deux individus correspond au même état de conscience éprouvé. D'autre part, lorsque l'introspection est volontaire, elle introduit une modification dans le phénomène psychique. La prise de conscience est elle-même une activité psychique, nécessitant la mise en œuvre de l'attention, et cette activité va modifier obligatoirement le phénomène que l'on observe. Enfin, l'introspection ne nous permet que l'observation des phénomènes psychiques conscients. Or, nous savons aujourd'hui qu'une partie considérable, peut-être la plus importante, de notre vie mentale se déroule de manière inconsciente. »

**Delay et Pichot, Abrégé de psychologie, 1971**

1- *objections du point de vue de l'objectivité scientifique*

2- *Le XIX<sup>e</sup> siècle*



« Je suis loin de mépriser les célèbres tests, qui font savoir en quelques minutes si un homme est adroit ou convulsif, méthodique ou emporté, attentif ou rêveur, oublieux ou de mémoire sûre. C'est aussi simple que de s'assurer qu'il voit bien les couleurs. Mais tout n'est pas dit par cette redoutable manière de juger. J'ai connu un homme qui était un excellent téléphoniste avec une oreille presque nulle sur les deux. On sait que Démosthène\* bredouillait naturellement, ce qui ne l'a pas empêché de gouverner sa voix. Il se peut que les obstacles de nature fortifient la volonté, au lieu qu'on voit souvent que les dons les plus heureux sont annulés par la paresse ou par l'insouciance. En sorte que le travail de juger ne sera jamais mécanique, et, au reste, ne doit point l'être. Et je tiens, comme principe des principes, qu'il faut ouvrir un large crédit et chercher le bien, c'est-à-dire présupposer le bien. Celui qui espère beaucoup de l'homme est le mieux servi. »

**Alain**

\* *Célèbre orateur de la Grèce antique*

« Il y a longtemps que je suis las d'entendre dire que l'un est intelligent et l'autre non.

Je suis effrayé, comme de la pire sottise, de cette légèreté à juger les esprits. Quel est l'homme, aussi médiocre qu'on le juge, qui ne se rendra maître de la géométrie, s'il va par ordre et ne se rebute point ? De la géométrie aux plus hautes recherches et aux plus ardues, le passage est le même que de l'imagination errante à la géométrie ; les difficultés sont les mêmes ; insurmontables pour l' impatient, nulles pour qui a patience et n'en considère qu'une à la fois. De l'invention en ces sciences, et de ce qu'on nomme le génie, il me suffit de dire qu'on en voit les effets qu'après de longs travaux ; et si un homme n'a rien inventé, je ne puis donc savoir si c'est seulement qu'il ne l'a pas voulu.

Ce même homme qui a reculé devant le froid visage de la géométrie, je le retrouve vingt ans après, en un métier qu'il a choisi et suivi, et je le vois assez intelligent en ce qu'il a pratiqué ; et d'autres, qui veulent improviser avant un travail suffisant, disent des sottises en cela, quoiqu'ils soient raisonnables et maîtres en d'autres choses. Tous, je les vois sots surabondamment en des questions de bon sens, parce qu'ils ne veulent point regarder avant de prononcer. D'où m'est venue cette idée que chacun est juste aussi intelligent qu'il veut. Le langage aurait pu m'en instruire assez ; car imbécile veut exactement dire faible ; ainsi l'instinct populaire me montre en quelque sorte du doigt ce qui fait la différence de l'homme de jugement au sot. Volonté, et j'aimerais encore mieux dire travail, voilà ce qui manque. »

**Alain, Propos du 28 avril 1921**

### **Lecture du texte d'Alain sur l'intelligence**

Quel manque d'intelligence dans les jugements sur l'intelligence ! Alain nous invite à la réflexion contre un préjugé, une « **doxa** » superficielle :

l'inégalité naturelle des intelligences. Cette croyance s'est encore renforcée dans notre temps avec la généralisation des tests du « quotient intellectuel ». Alain prend ici le contre-pied : c'est la volonté, pas l'intelligence, qui est inégale face à la résolution des problèmes : volonté résolue et concentrée, ou distraite et impatiente... « Chacun est juste aussi intelligent qu'il **veut** ». Ce texte s'inscrit dans une constante de la philosophie d'Alain : le volontarisme. « Le vrai dieu m'apparut et je le nommai volonté », dit-il ailleurs. Nous sommes donc responsables du niveau de nos performances intellectuelles, comme de notre sottise et de nos erreurs. Alain s'aligne ainsi sur la position de Descartes au début du Discours de la méthode : « la raison est naturellement égale en tous les hommes ». Or, à aucun moment dans cet extrait, l'auteur ne s'interroge sur la **nature** de l'intelligence. Nous aurons, pour discuter sa thèse, à nous poser cette question, qui nous amènera à confronter intelligence et raison, intelligence et **QI**.

**I- Explication. -Alain avoue crescendo sa « lassitude » et sa « frayeur » :** - Lassitude devant une répétition martelée (sans doute dans le contexte scolaire où il a fait carrière) ;

- frayeur devant la désinvolture expéditive d'un jugement négatif, une stigmatisation qui peut avoir des conséquences néfastes pour celui qui en est l'objet.

Philosopher, c'est pratiquer l'**époché**, la suspension de jugement (pas forcément définitive comme celle des sceptiques, mais provisoire, pour mieux passer l'opinion au filtre de l'analyse). Réfléchissons avant d'être les perroquets de ce préjugé. L'activité judiciaire (= de jugement) exige une démarche précautionneuse, précaution qui doit se doubler de respect quand il s'agit des « esprits », c'est à dire des hommes. Il est trop facile de marquer quelqu'un du sceau infamant de la bêtise congénitale : « celui là, il a pas inventé l'eau tiède... ou le fil à couper le beurre ! ». Que de fois avons-nous entendu proférer ces redoutables anathèmes, sur un ton définitif ou compatissant ! Or une **défaillance** ponctuelle du raisonnement, même répétée, n'est pas nécessairement un symptôme de **déficit** intellectuel. Quel argument pour soutenir cette thèse ? Alain pourrait dire que l'intelligence est une **qualité** : elle est donc incommensurable, ce qui veut dire qu'elle n'est pas mesurable comme une **quantité**, selon les variations du plus et du moins. Mais cette idée, qui discréditerait le **QI**, est absente du texte. Alain n'analyse pas le concept d'intelligence, mais n'envisage que son exercice, en géométrie, puis dans un « métier choisi ».

- **L'argument de la géométrie.** Un esprit médiocre peut la maîtriser. Descartes avoue, dans le Discours de la méthode « la médiocrité de (son) esprit », « en rien plus parfait que ceux du commun » : il s'est néanmoins rendu « maître de la géométrie », pour reprendre la formule d'Alain. Deux conditions, mentionnées par nos deux philosophes :

+ l'ordre. La raison est la faculté de mise en ordre, à la fois par l'analyse (décomposer tout problème en ses éléments simples), et par la synthèse (recomposer dans un ordre déductif et global) ;

+ la patience : ne pas se « rebuter ». Donc éviter les parasites affectifs de la paresse, la fébrilité devant un problème qui nous résiste, la démotivation. La géométrie est ici **plus qu'un ex** : c'est le modèle, l'archétype de toute rationalité. C'est en cartésien optimiste à l'égard des pouvoirs de la raison qu'Alain se positionne. Descartes écrit : « Ces longues chaînes de raisons, toutes simples et faciles dont les géomètres ont

coutume de se servir pour parvenir à leurs plus difficiles démonstrations m'avaient donné occasion de m'imaginer que toutes les choses (...) s'entre-suivent de même façon ». La rationalité mathématique est la matrice de toute démarche méthodique.

- **La double comparaison.** Cet optimisme rationaliste surenchérit dans la remarque suivante, estimant équivalent le passage entre :

- la géométrie (sous-entendue scolaire, « basique ») et les recherches les plus « hautes », les plus « ardues » ;

- « l'imagination errante » et la géométrie.

Cette phrase est difficile. Elle établit un rapport proportionnel de similitude (« le même », « les mêmes ») :

Géométrie élémentaire \_\_\_\_\_ = imagination errante  
les plus difficiles recherches géométrie

Elle semble donc dire que la distance est faible, facile à franchir, pour qui procède avec méthode. **Or elle pourrait suggérer le contraire** : la distance est immense. L'érratisme (=vagabondage) de la « folle du logis » qui divague d'une image à l'autre, d'une rêverie à l'autre, est aux antipodes de la rigueur mathématique. Il y aurait donc aussi une distance énorme entre le B A- BA des maths élémentaires et les spéculations hautement complexes des mathématiciens professionnels. Pourtant le texte est explicite : cette distance peut être « nulle », c'est-à-dire aisément franchissable, pour qui respecte les deux conditions :

- l'ordre (une difficulté à la fois) ;

- la patience : accepter de différer le résultat, et ne pas sauter les chaînons intermédiaires.

La difficulté du texte se résout en opposant différence de nature et de degré.

La pensée vagabonde ne franchira jamais l'obstacle, parce qu'il y a **une différence de nature** entre elle et la pensée méthodique. Le cancre n'est pas idiot : il s'enferme dans sa rêverie, il ne veut pas comprendre. C'est parce qu'il est un écolier « se rebutant » que cet écolier débutant donne au maître l'impression d'une bêtise incurable. Par contre s'il s'arrache à la rêverie pour s'appliquer, entre lui et un virtuose des maths, il n'y a plus qu'**une différence de degré**, que des années d'efforts réduiront, voire annuleront.

- **L'objection du génie.** Alain s'oppose à lui-même un contre-argument. En mettant sur le même plan les médiocres et les génies de la découverte scientifique, ne procède-t-il pas à un nivellement inacceptable, un égalitarisme de l'intellect illusoire puisque grossièrement contraire aux faits ? Réponse : « il me suffit de dire... ». Le génie scientifique ne surgit pas *ex nihilo*. Il est conditionné par deux exigences :

+ de longs travaux. Le génie est laborieux, ou, pour parler comme Buffon, il est « une longue patience ».

+ la volonté. Le génie est déterminé (dans le sens où il a voulu comprendre). Il n'éclate pas comme un tonnerre dans un ciel bleu, il n'est pas un « miracle ». Alain refuse de souscrire au mythe romantique du génie quasi divin et intuitif (c'est le sens de la réticence verbale : « *de ce qu'on nomme* le génie... »). Il y a un mythe du génie qui voltige sans effort dans les hautes sphères de la spéculation, mythe dangereux auquel il faut faire un sort. Le génie est d'abord un travailleur acharné. « Le génie, c'est un dixième d'inspiration et neuf dixième de transpiration », disait Edison ! L'intelligence est inséparable de la confrontation pénible à une matière qui vous résiste, abstraite ou concrète.

« Le travail, dit Marx, fait corps avec l'intelligence ».

- « **Ce même homme...** ». Mais supposons, nous dit le troisième §, un homme découragé par l'austérité abstraite, « le froid visage » des maths. La reculade est bien ici une rétraction, un recroquevillement de type **affectif**. Or, « vingt ans après », il a l'intelligence de son métier parce qu'il y montre expérience, patience et cohérence. A l'inverse, l'improvisation hâtive et les jugements intempestifs multiplient les risques de sottise. Souvenons-nous du reproche de Socrate aux artisans dans L'Apologie : « Parce qu'ils faisaient bien leur métier, chacun d'eux se croyaient très compétent même dans les choses les plus importantes, et cette illusion éclipait leur savoir professionnel ». Leur vanité est ici de croire qu'un savoir-faire spécialisé garantit une aptitude arrogante à décider de tout. On est « sot » (*quatre fois sot/sottise dans le texte*) parce qu'on ne « veut point » examiner (*quatre fois vouloir/volonté ; trois fois travail*). On est intelligent quand on veut bien juger en connaissance de cause, réflexion faite. Il y a donc bien des sots et des imbéciles, mais pas par nature : parce qu'ils le veulent bien.

- « **L'instinct populaire** », à la fin du texte, est le bon sens à l'œuvre dans le modelage spontané de la langue, au cours des siècles. Le mot français imbécile est dérivé du latin *imbecillitas*, faiblesse. Ainsi l'étymologie ne se réfère pas à une carence naturelle mais à une défaillance morale. Je suis responsable de ma faiblesse quand je dis des sottises. C'est pourquoi on est sensible à l'insulte : « Tu es un abruti, un âne, un cornichon, un crétin, un niais, un idiot, une andouille, un branquignol, un braque, un couillon, une cruche, une gourde, un gogo, un jobard (crédule jusqu'à la bêtise), un jocrisse, un benêt, un nigaud, un niais, une godiche...un con ! ». Remarquez la générosité du vocabulaire quand il s'agit de la bêtise ! L'insulte nous humilie parce que nous sommes responsables de notre imbecillité, par négligence et par paresse.

Notre extrait n'est que le début du Propos. La suite va renforcer la thèse. « On arrive jamais à trouver des degrés dans l'intelligence ». Comment alors expliquer l'erreur ? Par orgueil déplacé, quand la solution ne vient pas assez vite on se dit inapte, on se bloque, on improvise une solution sans réfléchir : « Le sot ressemble à un âne qui secoue les oreilles et refuse d'aller ». La fin du texte confirme la dimension pédagogique de la réflexion d'Alain : les exercices scolaires sont des épreuves pour le caractère bien plus que pour l'intelligence. Il faut apprendre à vouloir, à patienter, différer le résultat : s'atteler au travail. En maîtrisant, on se maîtrise.

**2- Débat.** Le texte fait preuve d'un optimisme humaniste bienvenu en nous mettant en garde contre les jugements à l'emporte pièce et les discriminations injustes. Mais il n'est pertinent que si l'on assimile l'intelligence à la raison.

**A- Intelligence et raison.** La raison étant le propre de l'homme, chacun en est doté par nature de manière égale nous dit Descartes. Affirmer la même chose de l'intelligence nous paraît irrecevable. Car on parle en éthologie d'**intelligence animale** et en informatique d'**intelligence artificielle**, l'animal et la machine étant capables de résoudre des problèmes inédits dans certaines situations. Par ailleurs toute une mensuration du Q.I est utilisée, qui présuppose une inégalité des intelligences. Cela nous confronte au point aveugle du texte : la question de la définition. Essayons d'en proposer une, en nous rappelant nos impressions devant une personne que nous estimons intelligente. Sommes-nous surtout impressionnés par la rapidité de ses opérations mentales ? Il est indéniable

que 1- **la promptitude de la pensée** est une composante de la définition que nous cherchons ; il ne faut pas la surestimer au risque d'exagérer l'aspect « performance ». On pourrait admettre le critère qu'on trouve dans les dictionnaires : 2- **l'aptitude à la cognition** (processus de connaissance), mais là aussi sans la privilégier exclusivement, au risque de surévaluer le savoir. Il y a des érudits idiots et des ignorants intelligents. Les études ne protègent pas de la bêtise (et peuvent même la renforcer quand on en tire une fatuité qui nous amène à négliger les « questions de bon sens », comme dit le texte). Loin de l'intelligence abstraite privilégiée par le système d'enseignement, on pourra alors insister sur 3- **le rapport adaptatif de l'individu à son milieu**, qu'on peut voir à l'œuvre chez un homme inculte. Mais la réduire à cela impliquerait d'exclure de l'intelligence le travail sur les mathématiques, la spéculation intellectuelle désintéressée, sans enjeu vital, et même l'ingéniosité qu'on dépense dans le jeu. On peut s'arrêter sur une formulation plus générale : L'intelligence sera 4- **l'adaptation innovante et plus ou moins rapide des moyens à la réalisation d'une fin**. Deux aspects importants : - elle se consacre à une logique des moyens, donc essentiellement aux problèmes de technique ou de méthode ; - elle implique des solutions nouvelles qui ne répètent pas des recettes. Un problème pratique ou abstrait étant posé, quels moyens suis-je capable d'instrumenter pour parvenir à le solutionner ?

La raison, c'est autre chose. Revenons à Descartes, quand il la définit comme « la puissance de bien juger, et distinguer le vrai d'avec le faux ». Deux aspects sont posés : l'idée d'une rectitude du jugement, la référence à des valeurs : le vrai opposé au faux, mais aussi plus largement le bien opposé au mal, le juste à l'injuste... **La raison est la faculté des principes et des fins** : très exactement ce dont est privé l'animal ou la machine. C'est toujours l'instinct qui déterminera les comportements du premier (instinct alimentaire *etc.*) et le logiciel qui cadrera les performances de la seconde. L'ordinateur *Deep Blue* ne choisit pas de jouer aux échecs, ni la lionne de chasser la gazelle : ils sont programmés pour. Mais si l'intelligence animale ou artificielle n'a aucune marge de manœuvre sur les **fins**, elle en a une sur les **moyens** : jouer tel coup, adopter telle stratégie de jeu ou de chasse... Par nature et à l'inverse, tout homme est apte à réfléchir sur les fondements et les valeurs qui guident sa pensée, orientent son existence. C'est la dignité de notre liberté pensante. La raison est ce qui va donner sens et axe à ma vie. Elle n'est pas séparable d'une axiologie (réflexion sur les valeurs).

**B- Intelligence et QI.** La **psychométrie** est une branche de la psychologie qui tente de mesurer et quantifier les aptitudes mentales : l'attention, l'émotivité, l'intelligence...

Le français Binet a mis au point le **QI** au début du XX<sup>e</sup> siècle, pour détecter dans les classes les enfants souffrant d'un déficit intellectuel. Le chiffre du **QI** s'obtient par le rapport âge mental / âge réel, l'âge mental étant conditionné par la moyenne des résultats d'une classe d'âge donnée. Une série de questions de difficulté croissante détermine un niveau d'« **intelligence naturelle** », sans que le testé puisse recourir à ses connaissances scolaires. Nous laisserons ici de côté les redoutables problèmes techniques et même politiques que cette mensuration a provoqués, surtout aux U.S.A. Cantonnons nous à notre question : la nature de l'intelligence. L'assimiler au **QI**, c'est comme si l'on confondait la température avec le thermomètre qui la mesure, c'est confondre l'instrument de mesure avec ce qu'il mesure. Or la faculté mesurée est qualitative, hétérogène, évolutive ! Binet insistait sur le caractère seulement indicatif de sa méthode. On ne peut réduire l'intelligence, faculté complexe, à un chiffre. Il mettait en garde contre une

**réification** de l'intelligence, et c'est ce qui est arrivé. On est parti à la recherche d'un introuvable **facteur g**, qui aurait synthétisé en un seul processus tous les mécanismes intellectuels. On s'est rabattu ensuite sur une conception pluraliste de l'intelligence. La définition que nous avons proposée plus haut est assez générale pour s'appliquer à cette pluralité de formes, qui se distinguent selon leurs objets d'application : l'intelligence logico-mathématique (celle privilégiée par les tests), langagière, musicale, pratique, kinesthésique etc. Cette hétérogénéité **interdit** une mesure unique.

Si nous avons souscrit ici au principe cartésien de l'égalité des hommes en raison, nous n'avons pas suivi Alain sur l'égalité des intelligences **dans l'absolu**. « Chacun est juste aussi intelligent qu'il veut » ? Non, puisqu'on obtient aux tests des résultats inégaux. Et pourtant ce verdict ne nous paraît pas décisif. Car l'hétérogénéité des intelligences interdit de fétichiser le **QI**. Cette diversité donne en définitive raison à Alain sur un point clé, par un argument qu'il n'a fait que suggérer : il est exclu de juger l'intelligence « naturelle » ou globale de quelqu'un parce qu'on peut ignorer ce dont il est capable dans un autre secteur. Que ces capacités aient une dimension innée, c'est ce qui a donné lieu à un débat idéologique virulent et passionné. Mais cela importe peu à la solution de notre problème. Car nous nous accorderons avec Alain pour refuser un jugement définitif et stigmatisant sur « **I'** » intelligence de quiconque, singulier abstrait et abusif. Admettons à la source de nos performances intellectuelles aussi bien des prédispositions naturelles que les stimulations d'un contexte social, éducatif, affectif. Ce qui reste l'élément décisif, c'est bien la volonté de comprendre et de réussir, dans le secteur de prédilection que chacun se choisit. Adieu, « facteur g » !

